

## INTRODUCTION

Dans sa magistrale – bien que critiquée – étude sur le témoignage des combattants de la Grande Guerre parue en 1929, Jean-Norton Cru, après avoir étudié successivement « journaux », « souvenirs » puis « réflexions », se penche sur la correspondance échangée par les poilus avec leurs familles, regrettant qu'on ait « très peu de recueils de lettres » et que, sur les 28 auteurs qu'il cite, il n'y en ait « que 11 dont la correspondance ait été publiée complète ou par extraits assez longs pour constituer une expression adéquate de la pensée de l'écrivain<sup>1</sup> ». Pourtant, poursuit-il, « il y a en France plusieurs millions de liasses de lettres de guerre dans les tiroirs », et de conclure : « espérons qu'on les publiera d'ici à 1950 et le plus tôt sera le mieux ».

C'est en fait bien plus récemment, pour l'essentiel depuis les années 1970-1980 et plus encore depuis une quinzaine d'années, que l'on a vu se développer l'édition – au sens scientifique du terme – de ces documents, aux côtés de la publication, plus ancienne et sans doute plus massive, d'autres formes de témoignages, carnets, journaux et surtout mémoires émanant d'anciens combattants du premier conflit mondial<sup>2</sup>. Pourtant, les lettres ont sans doute un avantage sur ces autres sources : c'est, selon l'expression du même Cru, « la vérité du moment ». Elles garantissent en effet « que la version des faits racontés, l'expression des sentiments, sont bien celles de la date de la lettre sans qu'aucune révision postérieure aux événements soit venue les modifier<sup>3</sup> ». Le fait est patent en ce qui concerne la correspondance échangée par Maurice Gastellier et ses proches.

---

1. CRU Jean-Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 491-492.

2. Ainsi que le suggérait il y a une douzaine d'années C. Prochasson, ces lettres « constituent un gisement archivistique considérable et toujours susceptible d'être enrichi dans les années à venir » (PROCHASSON Christophe, *1914-1918. Retours d'expériences*, Paris, Tallandier 2008, p. 191).

3. CRU Jean-Norton, *Du témoignage*, Paris, Éditions Allia, 2008, p. 80. Pour ces raisons, Cru regrette que « les lettres constituent la plus petite des cinq classes [de documents qu'il analyse, journaux, souvenirs, réflexions, romans et donc correspondances] alors qu'elles devraient être la plus grande ». Il convient cependant de ne pas oublier que ces lettres étaient

Telle n'est pourtant pas la seule des qualités des quelque 600 lettres rédigées par ce paysan briard qui, plus encore sans doute, ont une double particularité propre à capter l'attention de l'historien comme du lecteur. Elles englobent tout d'abord l'ensemble de la Grande Guerre, courant de l'automne 1913, alors que Maurice Gastellier quitte la ferme familiale pour effectuer un service militaire qui vient de passer à trois années, au printemps 1919, la démobilisation commençant par les classes les plus anciennes et concernant successivement territoriaux, réservistes puis anciens soldats d'active dont il fait partie<sup>4</sup>. Ces lettres permettent aussi et surtout de suivre la vie d'un simple fantassin, autrement dit de l'un de ces combattants les plus exposés, de ceux parmi lesquels les taux de pertes furent les plus élevés<sup>5</sup>. La bataille des frontières en août 1914, l'Argonne et Vauquois en 1915, Berry-au-Bac et Verdun en 1916, le Chemin des Dames en 1917 puis à nouveau au printemps 1918, la Somme et le front de Champagne en 1918 : la simple lecture du nom de ces lieux où Maurice Gastellier combattit tout d'abord avec le 76<sup>e</sup> régiment d'infanterie (RI), un régiment briard caserné à Coulommiers et Paris en août 1914, puis, à compter de 1916, avec le 19<sup>e</sup> RI de Brest, dit à elle seule ce que put être la guerre de ce jeune homme, blessé quatre fois, gazé, évacué aussi pour cause de typhoïde (*carte I*).

La guerre dans toute sa banalité – son horrible banalité – : sans doute est-ce là ce que nous donne avant tout à découvrir cette abondante et riche correspondance.

### – Écrire aux siens

C'est la correspondance active de Maurice Gastellier qui est ici publiée, une correspondance pour l'essentiel à destination de sa mère, Julia Beaurepaire, veuve depuis 1908, secondairement à destination de son jeune frère, René, en fait à compter de 1917 et de sa tardive mobilisation au 31<sup>e</sup> RI de Melun, dans le service auxiliaire cependant. Autant qu'on puisse en juger par une critique interne des documents, les 593 lettres conservées constituent la quasi-totalité des courriers envoyés à la ferme familiale du Theil, un hameau de la commune de Coulommiers (Seine-et-Marne)<sup>6</sup>. Ce ne sont cependant pas les seules lettres rédigées par Maurice : il conviendrait en effet d'y ajouter celles destinées au reste de la famille,

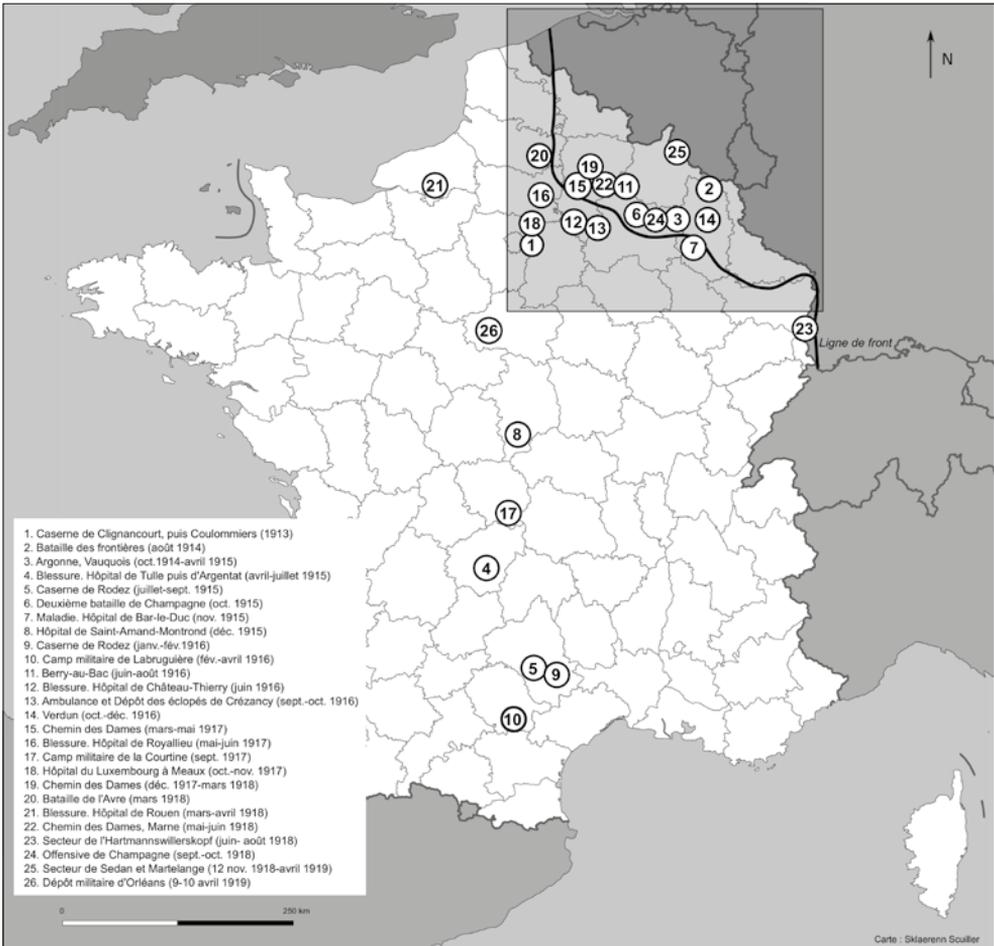
---

soumises au contrôle postal. Les combattants en sont parfaitement conscients, se soumettant de ce fait à une autocensure finalement plus efficace que la censure elle-même qui ne peut guère contrôler que 1 à 2 % des lettres.

4. Maurice Gastellier, incorporé en octobre 1913 pour effectuer son service militaire, sera démobilisé le 8 avril 1919. Cultivateur et fils aîné d'une veuve, il est parmi les premiers de sa classe à retrouver le monde civil, cinq années et six mois après son incorporation.

5. Rappelons que le taux de pertes parmi les fantassins était de l'ordre de 23 % pour la troupe, 29 % pour les officiers. Il tombe à 7 et 10 % pour les cavaliers, 6 et 9 % pour les artilleurs et les sapeurs, et moins de 5 % dans le train. LARCHER lieutenant-colonel, « Données statistiques sur la guerre 1914-1918 », *Revue militaire française*, 1934, avril-juin, p. 358.

6. Au total, les archives familiales conservent 652 lettres et cartes postales dont 593 écrites durant la Grande Guerre.



Carte 1. Le parcours de Maurice Gastellier (1913-1919).

évoquées dans tel ou tel courrier à sa mère, dessinant un plus vaste réseau de correspondants dont les limites ne semblent cependant guère dépasser celles du pays de Coulommiers et de la Brie. Certes, il dit écrire ou recevoir des nouvelles d'Adrien Plaisant, son beau-frère, mobilisé au 416<sup>e</sup> RI, mais celui-ci était, avant-guerre, installé à Boussois, hameau de la commune de Mouroux, avec sa sœur Germaine, épousée en 1912, c'est-à-dire à moins de 7 km du Theil. Mentionnés à plusieurs reprises, sa tante Mélanie Lantenois, née Beaurepaire, sœur de sa mère, est épicière à Coulommiers tandis que son oncle Oscar Beaurepaire vit dans la même ville ; quant à ses oncle et tante Ernest Gastellier et Sara Gillot, ils tiennent une charcuterie non loin de là, à Saints (*ill. 1 à 5*).

593 lettres au moins – celles envoyées au Theil –, peut-être 500 à 600 de plus – postées à d'autres membres de sa famille –, cela fait une moyenne minimale de 2,5 lettres par semaine tout au long du conflit, sans doute 3 voire un peu plus,



Ill. 1. Julia, mère de Maurice Gastellier, vers 1920 (Archives familiales, DR).



Ill. 2. Paul, père de Maurice Gastellier, vers 1880, décédé en 1908 (Archives familiales, DR).



Ill. 3. Mauricette, sœur de Maurice Gastellier, vers 1920 (Archives familiales, DR).



Ill. 4. Adrien Plaisant, beau-frère de Maurice Gastellier, vers 1915 (Archives familiales, DR).



Ill. 5. René, frère de Maurice Gastellier aux côtés de Julia sa mère, vers 1920 (Archives familiales, DR).

une lettre tous les deux jours ou presque<sup>7</sup>. Ces chiffres pourront surprendre de la part d'un paysan qui, on le constatera, s'exprime dans un français oral et populaire teinté de patois briard. Certes, Maurice Gastellier, élève de l'école publique de Coulommiers à partir de 1899, a obtenu en juin 1906 son certificat d'études primaires, avec les félicitations du jury<sup>8</sup>. Mais là s'arrêtera son parcours scolaire, le jeune garçon, âgé de 12 ans à peine – il est né le 20 décembre 1893 –, commençant à travailler aux côtés de son père, Paul, dans la tuilerie familiale installée au Theil. La mort brutale, en 1908, de celui qui est devenu un petit notable colomérien, ancien officier marinier à Toulon et Cherbourg élu conseiller municipal depuis 1890, vient d'ailleurs mettre fin à tout espoir d'études futures : alors que la succession à la tête de la petite entreprise familiale n'a pas été préparée, la fabrication de briques et de tuiles doit cesser et l'activité se recentrer sur le seul domaine agricole<sup>9</sup>.

C'est cette exploitation, tournée vers les productions végétales – betteraves à sucre, céréales (blé, avoine pour les chevaux), fourrages (trèfle, luzerne, foin), pommes de terre, un verger permettant par ailleurs la fabrication de cidre et d'eau-de-vie<sup>10</sup> – que Maurice a dû abandonner en octobre 1913, au moment de son service militaire. Il laisse au Theil une exploitation viable, tenue par sa mère aidée de René, son frère cadet, et de Joseph, ouvrier agricole. La rupture n'est semblait-il pas trop difficilement vécue. Les lettres de cette première période qui court jusqu'à fin juillet 1914 sont peu nombreuses, alors que Maurice, incorporé au 1<sup>er</sup> bataillon du 76<sup>e</sup> RI, à la caserne Clignancourt à Paris, n'est pas trop éloigné des siens, alors surtout que le danger reste pour le moins limité et que des permissions

---

7. Sur le dessus des piles de lettres conservées dans les archives familiales, on trouve un mot écrit de la main de Maurice : « Lettres de guerre 1914-1918 que je conserve plus que les autres car j'en ai écrits plus de 1 200 à ma mère. »

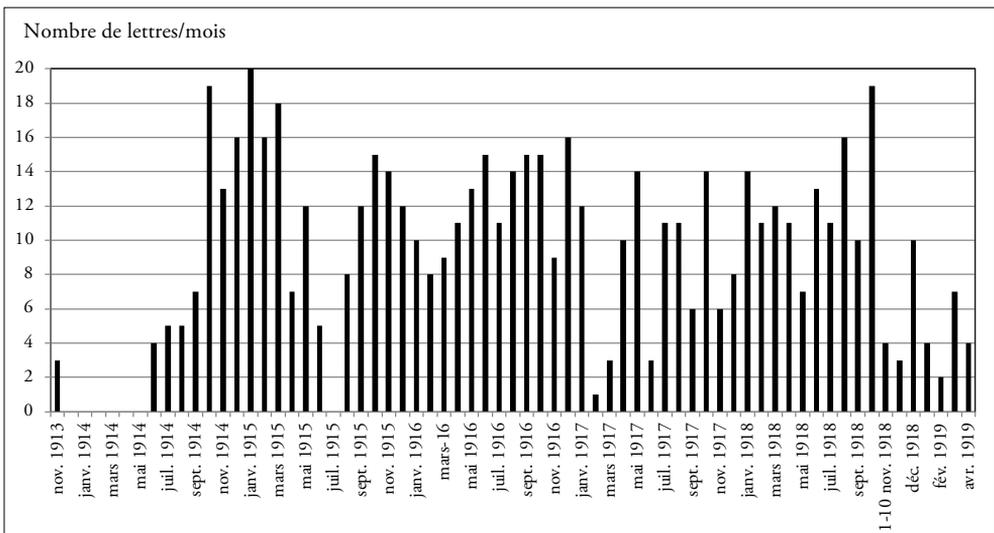
8. Des appréciations élogieuses figurent sur son livret scolaire de l'année scolaire 1905-1906 – « Bien », « Très Bien », « Élève docile et appliqué », « Bien en espérant que vous cesserez votre bavardage sur lequel je veux bien encore passer cette semaine », « Bien ; votre langue vous fait perdre une place » –, révélant un bon élève néanmoins dissipé et bavard.

9. L'épisode est raconté dans ses *Mémoires*, rédigés par Maurice Gastellier dans les années 1970 : « Le lendemain de mon certificat d'études, je quitte l'école pour travailler 12 heures par jour à porter la tuile, faire de la brique et des tuyaux de drainage. Quand mon père est mort, je n'avais que 14 ans et demie, il y avait encore 80 000 briques à cuire. Je me suis mis à préparer les fours avec ma sœur Mauricette qui avait 16 ans. C'est moi qui ai allumé le four et qui a fait les créneaux pour donner de l'air, qui a mis la brique, le charbon, car il y avait bien des voisins pour approcher la brique mais personne ne savait la cuire. Je n'ai pas continué ce métier, n'ayant personne pour me donner des conseils. » GASTELLIER Maurice, *Mémoires*, manuscrit, p. 2.

10. Dans un courrier de 1978, Maurice Gastellier a raconté le difficile redressement de cette exploitation : « On faisait tout à la main [...]. Je me suis mis à faire la culture à la faux [...]. Petit à petit, j'ai loué des terres [...], j'ai fait des transports pour l'un, pour l'autre et de la culture petit à petit [...]. On ne coupait qu'à la faux. On a coupé ensuite avec une faucheuse à cheval, après avec une javeuse mais il fallait tout lier. » Archives familiales, lettre du 20 novembre 1978.

régulières permettent de revenir au « pays » : quatre sans doute avant la fin de l'année 1913, sept autres avant la mobilisation générale, pour l'essentiel donc au moment de la découverte de la vie militaire d'une part, de grandes manœuvres à Mourmelon à l'été 1914 d'autre part<sup>11</sup>. Le déclenchement de la guerre, le départ de Maurice pour le front, les dangers alors encourus conduisent le jeune conscrit à écrire désormais très régulièrement à sa mère, 556 fois entre le 2 août 1914 et le 11 novembre 1918.

La conservation quasi exhaustive de la correspondance de Maurice Gastellier permet de se livrer à une analyse assez fine des grands rythmes scandant l'écriture du soldat. La guerre de mouvement et ses déplacements incessants, au cours des premières semaines du conflit, ne permettent guère d'écrire régulièrement, alors même que le long repli depuis les frontières et l'annonce des premières pertes ont dû susciter de profondes inquiétudes parmi les proches<sup>12</sup>. Il est vrai que la perspective d'une guerre courte rend peut-être le silence plus supportable. La stabilisation progressive du front, à compter de mi-septembre 1914, offre de nouvelles possibilités d'écriture : alors qu'une douzaine de lettres avaient été postées en août-septembre, elles sont 20 pour le seul mois d'octobre, autant en janvier 1915, 10 à 15 en moyenne chaque mois tout au long du conflit (*graphique 1*)<sup>13</sup>.



Graphique 1. Nombre mensuel de lettres écrites par Maurice Gastellier, novembre 1913-avril 1919.

**11.** Il n'est pas sûr cependant que toutes les lettres de cette période aient été conservées.

**12.** Ainsi qu'il l'explique à sa mère dans une lettre du 5 octobre 1914 : « Nous étions au feu tous les jours, impossible d'écrire. »

**13.** Ce rythme d'une lettre tous les deux jours environ est en tout point comparable à celui de bien d'autres ruraux, tels le Sarthois Louis-Gustave Bruneau (BRUNEAU Louis-Gustave, *Combattant de l'arrière, 1914-1918. Correspondance de guerre*, Mamers, Laridière, 2001), les Bretons Abjean et Chopin (ABJEAN Louis-René, *La guerre finira bientôt. 1914-1918*

Le tempo des opérations n'explique pas tout à lui seul. Ainsi, alors même que la guerre de mouvement reprend dans les derniers mois du conflit, dans des conditions que Maurice décrit comme plus pénibles encore qu'à l'été 1914, celui-ci rédige 19 lettres pour le seul mois d'octobre 1918, laissant pour une part percevoir son acculturation à l'activité épistolaire : s'il n'était pas tout à fait un « primo-correspondant » à la mobilisation, il n'en a pas moins très visiblement pris de nouvelles habitudes en raison de la guerre, à l'instar de millions d'autres Français<sup>14</sup>. Le moral de Maurice constitue par exemple un autre facteur explicatif : le premier nouvel an de guerre, en janvier 1915, voit une abondance de lettres, trois pour la seule journée du 1<sup>er</sup> janvier, six lettres pour la semaine du 25 décembre au 5 janvier.

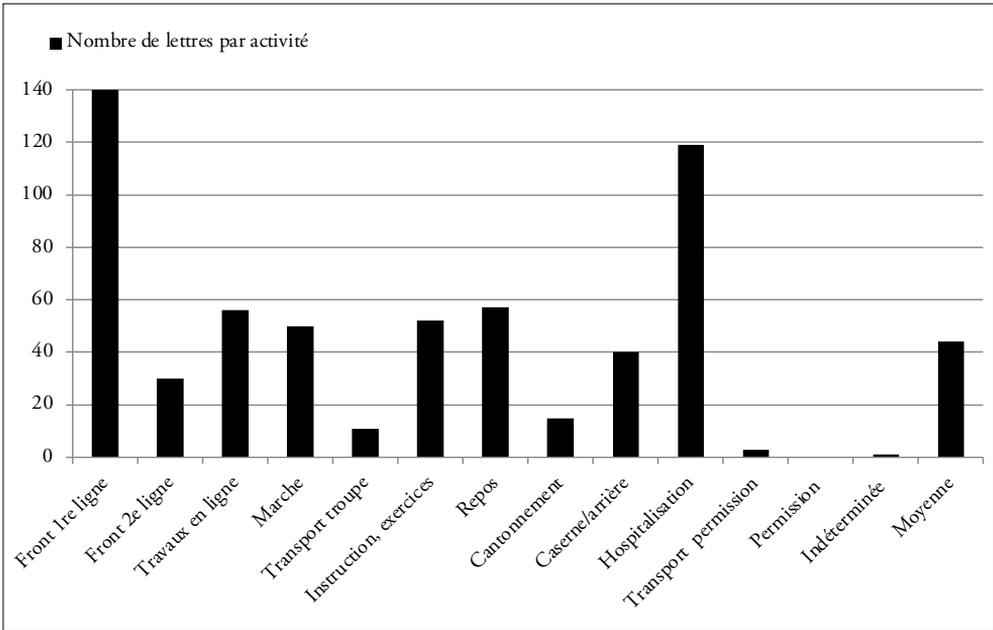
Mais la mise en parallèle des informations recueillies sur la situation de Maurice Gastellier tout au long de la guerre d'une part, d'autre part de la date de ses courriers fait apparaître une « économie épistolaire » plus complexe qu'on ne pourrait le croire de prime abord (*graphique 2*)<sup>15</sup>. Sans grande surprise, Maurice n'écrit pas au Theil lorsqu'il est en permission : il rejoint en effet alors les siens, en Brie. Les périodes passées dans les transports, à l'arrière, encaserné, en attendant un retour au front ne donnent lieu, elles aussi, qu'à une faible activité d'écriture, alors même que Maurice dispose du temps nécessaire pour le faire : sans doute peut-on l'expliquer par la banalité d'un quotidien sans relief, jugé trop morne pour nécessiter de longues descriptions aux proches qui, par ailleurs, n'ont guère de raison de s'inquiéter du sort du soldat. Il en va d'ailleurs de même des nombreuses semaines passées à l'hôpital, semaines au cours desquelles il n'envoie qu'à peine plus de lettres : la faiblesse physique des premiers jours suivant la blessure servent alors de prétexte à écourter les quelques lettres rédigées ; mais, là encore, une fois rassurés sur le sort de Maurice, sa mère et son frère, doit-il estimer implicitement, n'ont plus guère besoin de missives longues et répétées.

---

à Plouguerneau et au front, Brest, Emgléo-Breizh, 2009 et CHOPIN Éric, *Le messager du front...*, op. cit.) ou le Provençal François André (RAYBAUT Paul [éd.], « *Les raisins sont biens beaux* ». *Correspondance de guerre d'un rural, 1914-1917*, Paris, Fayard, 1977), pour n'en rester qu'à quatre exemples parmi de nombreux autres.

14. PROCHASSON Christophe, 1914-1918. *Retours d'expériences*, op. cit., p. 212 rappelle qu'au cours du conflit, de l'ordre de 3,5 à 4 millions de lettres et 150 à 200 000 colis étaient pris en charge quotidiennement par le Bureau central militaire, un pic étant atteint fin décembre 1915 avec 5 millions de missives le 31 et 590 000 paquets le 29.

15. On pourra ici regretter que cette « économie » n'ait fait l'objet que de rares études malgré l'abondance des publications de correspondances. Citons cependant le travail, sur un autre type d'ego-document émanant d'un combattant de la Grande Guerre, de DAUTREY Philippe, « Écrire sa guerre. Analyse d'un carnet de guerre », *Histoire et mesure*, 1992, VII-3/4, p. 249-280.



Graphique 2. Nombre de lettres en fonction du type d'activité.

Si l'on comprend qu'en période d'instruction, le soldat n'a que peu de temps pour donner de ses nouvelles – ou que celles-ci n'ont pas la même importance qu'à d'autres moments –, l'on pourra au contraire *a priori* s'étonner des temps forts de l'écriture : les séjours en première et seconde lignes d'une part, le repos d'autre part. L'explication en est double sans doute. Elle tient tout d'abord au fait que les séjours en première ligne sont souvent particulièrement ennuyeux. Si l'on excepte d'une part les périodes correspondant à de grandes offensives ou de grandes batailles – Vauquois, Verdun, le Chemin des Dames –, d'autre part les secteurs considérés comme particulièrement « actifs », cependant restreints dans l'espace et dans le temps, l'activité de l'artillerie des deux camps et les feux d'infanterie restent d'une intensité souvent limitée. L'écriture permet alors, avec la lecture du courrier des proches, d'occuper de longues et mornes journées rythmées par l'arrivée de la corvée de soupe et les relèves des camarades guettant l'ennemi aux créneaux. Ceci n'empêche pas Maurice d'écrire aussi lorsqu'il est de garde, ainsi qu'il le signale dans une lettre du 31 janvier 1918 : « chère mère, je t'écris en ce moment au petit poste », en avant des premières lignes donc ; et de préciser : « tu vois qu'il faut que le secteur soit calme, car jamais je n'ai écrit étant de faction ».

L'explication tient aussi et surtout à la volonté – une fois encore – de rassurer les siens : rassurer les siens en ces instants au cours desquels, dans les tranchées, l'exposition au danger est maximale ; rassurer les siens avant de gagner les premières lignes, avant de quitter les cantonnements de repos ; rassurer les siens lorsque l'on revient des tranchées, afin de leur confirmer que, cette fois

encore, tout s'est bien passé<sup>16</sup>. L'analyse des lettres écrites par Maurice entre le 29 novembre et le 17 décembre 1916, alors que le 19<sup>e</sup> RI est engagé dans le secteur de Douaumont, près de Verdun, est des plus révélatrices : après avoir annoncé son changement de compagnie et sa future montée en ligne le 29 novembre, l'avoir redit le 1<sup>er</sup> décembre, il écrit le 3 aller « bien en ce moment » alors qu'il doit, le soir même, gagner les tranchées. Les courriers des 5, 10, 12, 14 et 15 décrivent les conditions dantesques dans lesquelles combattent les soldats, moins en raison du feu de l'ennemi qu'à cause du froid, de l'humidité, de la boue. Alors que le 19<sup>e</sup> RI est relevé le 16 après avoir occupé la veille le fort de Vaux, Maurice rédige deux longues lettres à sa mère le 17, évoquant implicitement les combats du 15 : « tu dois avoir vu le journal, car ça y est aujourd'hui et c'est pourquoi je t'écris tous les jours car je pense que tu dois te tourmenter ». Rassurer les siens, se rassurer soi-même aussi pour une part : l'écriture a sans doute une dimension cathartique, contribuant à rendre plus supportables – moins insupportables... – les conditions particulièrement pénibles dans lesquelles vivent ou survivent les poilus. Maurice ne cache rien ainsi de ses souffrances, de ses maux, de sa peur parfois aussi. Mi-janvier 1917, après avoir décrit les gardes de nuit « au petit poste [...] dans la boue par-dessus les souliers et de la neige jusqu'aux genoux et sans pouvoir bouger », les bombardements – « nous sommes bombardés assez souvent et avons encore eu des victimes » –, il conclut dans sa lettre du 22 janvier : « je croyais bien encore y rester ce coup-là, les obus tombaient partout autour de nous entre autre, un gros à deux mètres de moi et il n'a pas éclaté ». « Il faut avoir de la veine » précise-t-il pour finir, cherchant en quelque sorte à s'auto-persuader de sa bonne étoile.

La qualité graphique de l'écriture et son évolution disent beaucoup des conditions dans lesquelles rédige – et vit – le fantassin. Maurice écrit principalement au crayon à papier, dont l'utilisation est bien moins contraignante que celle d'une plume. Aussi l'écriture à l'encre, plus rare, concerne-t-elle surtout les périodes de convalescence ou les séjours à l'arrière, à l'hôpital de Saint-Amand-Montrond en décembre 1915 et au camp de Labruguière dans le Tarn en mars-avril 1916 principalement<sup>17</sup>. Encore faut-il, pour rédiger ces lettres, disposer de papier et d'enveloppes. Maurice en manque cruellement lors des premières semaines de la guerre par exemple, ainsi qu'il l'indique à sa mère dans une lettre du 5 octobre 1914 visant à justifier son silence relatif depuis l'entrée en guerre : « d'abord je n'avais pas de papier [et] nous étions au feu tous les jours » explique-t-il. Ce

---

**16.** De ce fait, plus que sa longueur, c'est la lettre elle-même qui compte aux yeux de Maurice comme de ses correspondants. Une analyse plus fine, tenant compte de la longueur des lettres, aboutirait peut-être à des résultats légèrement différents quant à la répartition des grands temps de l'écriture, mais elle ne rendrait sans doute compte que partiellement des logiques d'écriture.

**17.** Saint-Amand-Montrond (lettres des 12, 15 et 18 décembre 1915) et au camp de Labruguière (lettres des 15 et 28 mars 1916, 6, 13, 20, 22, 26, 28 et 29 avril 1916).

problème matériel se pose ensuite de manière régulière, le poussant à demander à sa mère de lui faire parvenir de quoi lui répondre : « je t'averti que c'est ma dernière enveloppe que je t'envoie » signale-t-il par exemple le 12 octobre 1915. « Si je n'en trouve pas, je ne sais pas comment je vais t'écrire. Enfin, envoie moi s'en une ou deux dans tes lettres » suggère-t-il alors, prenant soin de préciser : « du papier, ce n'est pas pareille, j'en ai toujours un peu<sup>18</sup> ». Même remarque un an plus tard : « c'est des enveloppes qu'il me faut et pas de papier, car on ne trouve rien à acheter dans ces pays dévastés et c'est ma dernière carte-lettre, alors envoie moi en dans une lettre tout de suite » (lettre du 19 décembre 1916). Comme le suggère ici Maurice, les supports à sa correspondance sont des plus divers. Certes, les plus classiques sont aussi les plus nombreux : cartes postales des localités traversées, à commencer par celles de l'arrière dans 6 % des cas, cartes de correspondance militaire et cartes-lettres, toutes en franchise postale, adoptées en 1915 (50 %), papier à lettre enfin (44 %)<sup>19</sup>. Mais lorsque la pénurie survient, tout est bon à prendre : restes de papier à lettre reçu de sa mère et des siens, intérieur d'une enveloppe dépliée, en une occasion aussi une « carte boche » saisie sur un prisonnier ou trouvée dans une tranchée, en octobre 1918. Il prend alors soin cependant de préciser que « ce n'est pas parce que je t'écris sur une carte boche qu'il faut croire que je suis prisonnier, c'est pour voir si elle t'arrivera » (16 octobre 1918) ; le même jour d'ailleurs, il envoie un second courrier en s'expliquant : « je te réécris ce soir, car j'ai peur que ma carte boche ne t'arrive pas. Enfin, tu me diras si elle t'ai parvenue ».

Les ratures, les mots barrés sont nombreux, traduisant peut-être l'anxiété du jeune soldat, notamment dans les premiers mois du conflit. La lettre du 2 août 1914, la première de la guerre, est de ce point de vue révélatrice : « je profite de t'écrire de vous écrire » corrige-t-il, prenant conscience que ces lettres sont, *de facto*, multi-adressées ; si c'est à sa « chère mère » qu'il les envoie en général, elles sont lues par toute la maisonnée, son frère cadet René et Joseph, l'ouvrier agricole, sa sœur aussi sans doute, ses oncles et tantes peut-être à l'occasion. On pourra d'ailleurs s'étonner que ces ratures ne soient pas plus nombreuses au regard des conditions d'écriture : « je t'écris ce matin, toujours dans cette cabanne où il pleut comme dehors et où l'on se demande toujours si l'on va se faire fusiller par

**18.** Deux jours plus tard, il débute sa lettre en annonçant avoir « trouvé du papier à acheté à l'instant, c'est pourquoi j'en profite pour écrire un mot, comme tu as l'habitude d'en recevoir tous les deux jours, tu ne serais pas tranquille » (lettre du 14 octobre 1915).

**19.** La répartition des différents supports est assez largement différente avant la guerre puis après l'armistice. Lettres et cartes postales dominent logiquement entre octobre 1913 et août 1914 (58 et 42 %), tandis qu'entre le 11 novembre 1918 et sa démobilisation en avril 1919, Maurice n'utilise que des cartes-lettres et des lettres (61 et 39 %). Notons que le choix de ces supports n'est pas sans conséquences pratiques : les formats réduits, par exemple 11 × 7,5 cm pour les cartes de correspondance militaire, impliquent des messages souvent courts, qui conviennent finalement assez largement à ce cultivateur peu disert en règle générale. Nombre de ses courriers sont ponctués d'un « je ne vois plus grand chose à te dire ».

ces Bochs qui sont là, à trois cents mètres de nous » précise-t-il par exemple le 17 novembre 1914, alors que le front s'est figé. En octobre 1918, en pleine guerre de mouvement, il dit écrire « du fond d'un trou que je me creuse dans la plaine à chaque coup que j'avance » (lettre du 10 octobre 1918). Ces conditions extrêmes lui servent d'ailleurs à justifier la qualité médiocre de son écriture en certaines occasions : « si tu voyais ma position pour t'écrire, tu dirais ça ne m'étonne pas que c'est pas trop bien écrit » (lettre du 17 janvier 1917). Ponctuellement, blessures ou problèmes de santé viennent eux aussi modifier les conditions de rédaction, notamment lorsqu'en juillet 1916, il reçoit aux yeux des soins inappropriés : « je ne vois plus du tout comment je t'écris » signale-t-il à sa mère, prenant cependant la peine de lui envoyer quelques lignes (lettre du 16 juillet 1916).

Ainsi, bon an mal an, Maurice maintient le rythme de ces envois, « une lettre tous les deux jours » ou presque comme il le promet dès l'automne 1914.

### – Maintenir le lien avec le « pays » tout en dirigeant l'exploitation à distance

Pourquoi tant de lettres ? Comme les autres poilus, Maurice Gastellier écrit avant tout, nous l'avons dit, pour rassurer sa famille, la franchise militaire favorisant d'ailleurs cette correspondance. Sa formule favorite, « ne vous tourmentez pas », revient très régulièrement sous sa plume à compter du début du mois de septembre 1914, alors même que la régularité des lettres constitue la première garantie que tout se passe bien. Telle n'est cependant pas la seule fonction de ces courriers.

Il n'est pas impossible en effet que, faute de tenir un carnet de route, un journal intime, le soldat briard ait assigné progressivement – et inconsciemment ? – à ses lettres des fonctions de ce type. En demandant à sa mère, à qui il vient d'envoyer le texte d'une nouvelle citation reçue en octobre 1918, de la ranger « avec mes affaires et lettres », il laisse ainsi entendre qu'il sait que les missives envoyées depuis le début du conflit ont non seulement été conservées, mais encore qu'elles pourraient, à terme, permettre de reconstituer le long récit des quatre années de guerre<sup>20</sup>. L'essentiel n'est pas là sans doute, notamment dans les premières années de la guerre. Les lettres sont avant tout le fil ténu permettant au soldat de se raccrocher à un petit monde familial, celui de la famille, de l'exploitation, celui du « pays » de Coulommiers aussi.

Ce « pays », ce sont tout d'abord les connaissances, à commencer par les conscrits et réservistes du Theil ou des environs que Maurice retrouve au sein du 76<sup>e</sup> RI. Les lettres envoyées chez lui sont alors l'occasion de donner des nouvelles des uns et des autres, de signaler la blessure et l'évacuation de l'un d'entre eux, la mort d'un autre. « Il y a encore un Corcessin de Coulommiers, un clairon

---

20. C'est d'ailleurs cette habitude, prise semble-t-il dès 1914, qui nous permet aujourd'hui de pouvoir étudier cette correspondance.

de 35 ans, qui vient d'être tué à la 5<sup>e</sup> compagnie » annonce-t-il par exemple le 8 mars 1915, alors qu'il combat en Argonne. Quatre jours plus tard, il précise à son frère être « avec Testard de la côte du Theil », mais aussi « Schmit le serrurier, Boursier le cultivateur de Montigny, Corcessin que je vous ai dit qui était tué, Joseph [l'ouvrier agricole de l'exploitation] le connaît bien. Il travaillait à Montanglaust avec lui ». Le recrutement encore largement territorialisé à cette date permet ainsi de transférer, au front, un petit monde de l'interconnaissance fournissant autant de sujets aux courriers entre les soldats et leurs familles restées à l'arrière, contribuant aussi sans doute au maintien du moral des combattants. Alors que, pendant presque deux années de guerre, Maurice, au sein du 76<sup>e</sup> RI, a pu évoluer parmi des gens connus – « Marcel Liennard et Loulou, le frère à la none », dans sa section à compter de mars 1915, « le cousin Mulot qui est marié avec une fille à Rayer Léon », « Bled, du Theil, qui était en ménage avec la femme à Lecomte » ou encore « Rieben qui nous a fait notre cidre », pour ne citer que ceux-là parmi de nombreux autres –, son affectation au 19<sup>e</sup> RI, fin avril 1916, le coupe de ces liens<sup>21</sup>. Ainsi qu'il le note lui-même dans un courrier du 6 mai suivant, « il y a maintenant dans ce régiment un mélange du diable, de tout les pays, des vieux ou des classes 14-15-16 ». « Je n'ai personne de connaissance à ce nouveau régiment » signale-t-il d'ailleurs le 12 mai, « à part un gars de Beauheil qui est venu du 76<sup>e</sup> comme moi, mais il est à la 10<sup>e</sup> compagnie<sup>22</sup> » : « il y en a de toute la France, mélangé, comme tous les régiments » conclut-il. À défaut de connaissances communes à Maurice et à ses correspondants, ce sont désormais des « copains » qu'il mentionne dans ses lettres, sans toujours préciser leur nom d'ailleurs.

Dans ces conditions, *Le Démocrate* joue un rôle essentiel dans le maintien du lien avec le pays. Dès l'automne 1914, sa mère lui fait régulièrement parvenir l'hebdomadaire de Coulommiers, à la demande d'ailleurs de Maurice lui-même, le 24 novembre 1914 : « quand tu enverras un colis, mets-moi un *Démocrate* tout nouveau, je serais content de lire les nouvelles de chez nous ». Ainsi, tout autant que la lecture en elle-même – « tu fais bien de continuer à me l'envoyer, ça me

**21.** Notons qu'il n'est pas le seul combattant du 76<sup>e</sup> RI à avoir rejoint le 19<sup>e</sup> RI. Fernand Dumoulineuf, affecté à la 3<sup>e</sup> section de mitrailleuses du 76<sup>e</sup> RI en 1914, rejoint lui aussi le 19<sup>e</sup> RI, dès avril 1915 cependant. Ses carnets sont disponibles sur le site [<http://www.chtimiste.com>] 31 janvier 2022.

**22.** Il cite ce soldat de Beauheil à plusieurs reprises, notamment dans sa lettre du 20 octobre 1916, écrivant avoir croisé son « plus près pays du 19<sup>e</sup> ». À l'occasion de cette rencontre, celui-ci lui dit « qu'il avait vu Joseph à Coulommiers mercredi, il y a 8 ou 10 jours, qui lui a donner de mes nouvelles, car Proffit, ce copain-là me connaît, il est venu du 76<sup>e</sup> avec moi ». Les « pays » servent ainsi aussi à la diffusion des nouvelles de vive voix lors des permissions, transmettent à l'occasion, de la main à la main, lettres et colis, permettant de contourner la censure du contrôle postal. Maurice évoque une dernière fois ce soldat passé avec lui du 76<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> RI dans une lettre du 17 décembre 1916, alors que le régiment est engagé dans le secteur de Verdun : « Je savais qu'il était blessé et gravement, mais ils ne savaient pas à sa compagnie qu'il était mort [...], et maintenant le voila tué. »

désennuie » écrit-il par exemple le 20 avril 1915 alors que, blessé, il est soigné à Tulle –, c'est la lecture de ces « nouvelles de chez nous » qui intéresse le soldat briard qui, par ailleurs, ne mentionne que fort peu d'autres lectures au cours de ses quatre années de guerre<sup>23</sup>. S'il lit cet hebdomadaire, c'est bien parce qu'il contribue, bien plus que tout autre périodique, au maintien du lien protéiforme qui relie le combattant au pays de Coulommiers<sup>24</sup>. C'est ainsi par *Le Démocrate* qu'il apprend, par exemple, « que Touret était mort », reproche-t-il dans une lettre du 26 juin 1916 à sa mère qui a omis de le lui dire.

Le pays, c'est cependant aussi – et peut-être avant tout – l'exploitation familiale et les travaux agricoles qui s'y succèdent. Comme pour tant d'autres cultivateurs, les lettres sont un des moyens du « gouvernement à distance » de la modeste entreprise<sup>25</sup>. Le paysan-soldat qu'est Maurice Gastellier, très sensible au temps qu'il fait là où il est, se soucie régulièrement des conditions de réalisation des semis et récoltes de l'exploitation du Theil. La comparaison du « temps qu'il fait au front » avec le « temps qu'il fait au pays » alimente les consignes – voire les ordres – qu'il donne à ceux qui sont restés. Durant son séjour à l'hôpital de Bar-le-Duc fin 1915, il dispense par exemple ses conseils à sa mère pour « les terres à avoine » : « ne te presse pas à les labourer, à part les terres fortes, car c'est toujours trop tôt » (lettre du 21 novembre 1915). En mars suivant, la météo le conduit à donner des consignes très strictes : « ne faites pas les avoines par le frais, attendez que ça ressuie, car voilà le hale de mars, [...] c'est mauvais d'arranger les terres par le mou, quand il fait sec derrière » (lettre du 12 mars 1916)<sup>26</sup>. Et alors qu'il est engagé dans le secteur de Verdun avec le 19<sup>e</sup> RI, il se préoccupe encore, le 1<sup>er</sup> novembre 1916, des blés à semer : « tu me dis qu'il fait mauvais, mais je m'en aperçois et tu n'aurais pas dû aller travailler chez Mauricette si longtemps que ça, je me doutais que tu laisserais ton ouvrage et maintenant, où as-tu eu

23. Deux rares exceptions cependant : *La Croix de Seine-et-Marne*, fin mai 1915, alors qu'il est soigné, à Argentat, dans un hôpital tenu par des religieuses (« Quand elles le verront, elles seront contentes » explique-t-il à sa mère...), et *Le Petit Parisien*, à l'automne 1915 et en janvier 1919.

24. Hospitalisé à Compiègne suite à une nouvelle blessure en mai 1917, il dit recevoir ses lettres « mais toujours pas *Le Démo*, ça me distrairait pourtant de lire les nouvelles du pays » (lettre du 23 mai 1917).

25. Nous reprenons ici l'expression de PROCHASSON Christophe, *1914-1918. Retours d'expériences*, op. cit., p. 220-221. Les cultivateurs ne sont pas les seuls d'ailleurs : tous ceux qui sont à la tête d'une « entreprise » – qu'elle soit agricole, commerciale, artisanale ou industrielle – s'inquiètent régulièrement de l'évolution de leurs affaires gérées par leur épouse, des parents ou des proches. Entre autres exemples, on peut lire avec profit les correspondances du cultivateur léonard Louis-René Abjean et de l'imprimeur rennais Charles Oberthür (ABJEAN Louis-René, *La guerre finira bientôt...*, op. cit., et CORBÉ Bernard et LAGADEC Yann, *Charles Oberthür. Lettres de guerre [1914-1918]*, Rennes, PUR, 2016).

26. Les conseils se font reproches d'ailleurs parfois : « René veut toujours semer trop fort surtout dans les terres fortes où l'on doit semer qu'à sept boisseaux et dans la plaine à sept et demi » explique-t-il par exemple dans la même lettre.

de la semence? ». Mettant à profit sa bonne connaissance des caractéristiques de chacune des parcelles de l'exploitation, il n'hésite pas à orienter très précisément les travaux agricoles, jusque dans le choix des cultures ou de la manière d'obtenir les meilleurs rendements sur telle ou telle terre : « pour tes betteraves, je croyais qu'au Gué des Isles, que l'on mettrai des pommes de terre, car avec les peupliers on aura rien » écrit-il par exemple le 11 avril 1918; près des arbres en effet, les betteraves, exigeant beaucoup d'eau, ont bien moins de chance de « donner » que les tubercules considère-t-il.

Le travail de la terre n'est pas tout. Maurice Gastellier s'intéresse aussi à la rémunération de l'ouvrier agricole qu'emploie sa mère, au prix de vente du foin, du blé mais aussi des denrées alimentaires : « tout se vend si cher cette année » constate-t-il par exemple dans une lettre du 3 décembre 1915, relevant implicitement la différence entre les prix pratiqués par les producteurs à l'arrière et ceux des marchands à proximité du front. Quelques semaines plus tôt, il avait ainsi demandé à sa mère de lui dire « combien tu paies le beurre, on en achète par ici, car on trouve que ça, on le paie 1 f. 25 la demi livre » (lettre du 21 octobre 1915), alors que « les fromages sont aussi hors de prix » (lettre du 31 octobre 1915) et que « le vin qui renchérit de 2 sous toutes les semaines, maintenant c'est 18 sous le litre » (lettre du 2 février 1916). C'est, comme tant d'autres, un regard de professionnel qu'il jette pour une large part sur les paysages qui l'entourent, sur les régions qu'il traverse, pensant en paysan tout autant qu'en soldat. Quand il voit par exemple devant lui le « terrain labouré par les obus » des environs de Verdun (lettre du 8 décembre 1916), il songe qu'« avec toute cette terre remuée [...] il n'y aurait pas besoin de labourer pour faire de l'avoine » (lettre du 12 décembre 1916).

Les liens épistolaires avec les proches ne se limitent pas cependant à ce « gouvernement à distance » de l'exploitation familiale. Ceux restés à l'arrière constituent une sorte de point nodal de toute une série de correspondances, permettant de donner, à ceux qui sont au front et ne peuvent échanger directement qu'avec difficulté, des nouvelles des uns et des autres. Si Maurice échange de temps à autre des lettres avec son beau-frère Adrien, mobilisé lui aussi, c'est principalement par l'intermédiaire de sa mère qu'il est informé des heurs et malheurs du soldat du 416<sup>e</sup> RI<sup>27</sup>. Surtout, la famille joue un rôle essentiel par l'indispensable soutien matériel fourni aux combattants. Régulièrement, Maurice, à l'instar

27. Époux de Germaine, la sœur de Maurice, Adrien Plaisant a été mobilisé à 30 ans en août 1914, sans doute au 276<sup>e</sup> RI, le régiment de réserve du 76<sup>e</sup> au sein duquel il a effectué son service militaire en 1905-1907. Blessé devant Soissons dès le 12 septembre 1914, il passe au 416<sup>e</sup> RI, l'un des régiments créés au printemps 1915, en l'occurrence ici au sein de la 9<sup>e</sup> Région militaire (Montpellier), cependant à partir d'unités prélevées sur les dépôts de la 16<sup>e</sup> RM repliés dans le Midi. C'est par exemple le cas du 76<sup>e</sup> RI de Coulommiers, le régiment de Maurice, dont le dépôt est déplacé à Rodez. « Infirmier » à la 4<sup>e</sup> compagnie du 416<sup>e</sup> RI, il gagne en septembre 1918 une citation et la croix de guerre pour son action au feu; Arch. dép. de Seine-et-Marne, 1 R 1297, registres matricules de la subdivision de Coulommiers, classe 1904.

de la plupart des soldats, reçoit des siens billets ou mandats de quelques francs qui lui permettent de compléter l'ordinaire médiocre et souvent insuffisant, de s'acheter aussi les menus objets dont il peut avoir besoin à l'occasion<sup>28</sup>. Ainsi, affecté au dépôt du 76<sup>e</sup> RI dans le Tarn en mars 1916, il décrit une nourriture « extra, sauf que c'est un peu juste ». Et de préciser : « comme j'ai de l'argent, je fini, en mangeant une salade et en buvant un coup chez un petit marchand de vin où ce n'est pas trop cher » (lettre du 25 mars 1916). Deux semaines plus tard, il demande d'ailleurs un peu d'argent supplémentaire à sa mère : logé chez l'habitant, il vante les mérites de sa chambre dont la propriétaire « est une bonne vieille » : « quand on fait de la salade, elle nous l'assaisonne, et elle nous vend des œufs et nous les fait cuire » (lettre du 7 avril 1916).

Les colis jouent un rôle plus important encore dans le lien entre l'arrière et les combattants. À l'approche de l'hiver 1914-1915 notamment, les demandes d'envoi de vêtements chauds se font pressantes, révélant en creux les lacunes de l'intendance militaire qui n'avait pas anticipé un conflit dépassant quelques semaines de combats<sup>29</sup>. Dès le 5 octobre 1914, Maurice demande à sa mère de lui « envoyer un colis postal, un second et me mettre une chemise, car j'ai toujours la même depuis le départ et une paire de gants ». Le 21 novembre, il se félicite d'avoir reçu « un bonnet de laine, comme tu dis, car ça tiens bien chaud, ils en reçoivent tous en ce moment, ils appellent ça, comme ma tante Angèle, un passe-montagne ». Le soldat briard souffre, comme les autres, du froid intense de l'hiver 1914-1915 que les tenues perçues en août ne permettent pas d'affronter dans de bonnes conditions, plus encore en raison de leur usure<sup>30</sup>. De l'indispensable, on passe rapidement au

---

**28.** Encore faut-il trouver de quoi acheter. Regagnant l'Argonne après avoir combattu en Champagne, Maurice écrit par exemple le 26 octobre 1915 : « Tout le monde est heureux de revenir par ici, car on ne peut acheter du vin dans la Champagne, on ne trouvait que des pays brûlés et pas d'habitant pour rien vendre pendant qu'ici, on trouve tout, alors maintenant, tu pourras m'envoyer quelques sous à la place de colis. »

**29.** L'on trouve d'ailleurs, dans la presse locale, des appels à la solidarité lancés par l'administration militaire elle-même qui, à l'automne 1914, fait feu de tout bois, y compris en réquisitionnant les tenues des pompiers. *L'Ouest-Éclair*, le grand quotidien de l'Ouest de la France, relaie par exemple un appel du commandant du dépôt du 2<sup>e</sup> chasseurs (Pontivy) qui « recevrait avec reconnaissance tous dons gracieux de tricots, jerseys etc. que des personnes généreuses voudraient bien lui remettre à l'intention des militaires du [régiment] qui vont avoir à supporter les rigueurs de la campagne d'hiver dans des régions beaucoup plus froides que la Bretagne » (*L'Ouest-Éclair*, 1<sup>er</sup> octobre 1914). Les clichés pris dans les tranchées au cours de cet hiver 1914-1915 témoignent de cette réalité, montrant un panachage d'effets civils et militaires qui ne disparaîtra qu'avec la progressive distribution des tenues « bleu horizon » au cours de l'année 1915.

**30.** C'est à l'approche de Noël 1914, particulièrement froid, qu'est votée une loi permettant à chaque famille ayant un soldat mobilisé de lui adresser gratuitement un colis n'excédant pas un kilogramme. Les uniformes ne sont guère efficaces contre la pluie et le froid. L'historien Marc Bloch, sous-officier au 272<sup>e</sup> RI, qui combat lui aussi en Argonne alors, en souligne les conséquences : « habillés encore comme au départ, dépourvus de tricots, de couvertures, d'imperméables, nous étions aussi mal équipés que des Méridionaux transportés brusque-

superflu – mais non moins essentiel dans les liens entre les combattants et leur famille –, les envois de chocolat, d'alcool, de journaux, nous l'avons dit, remplaçant ceux de vêtements chauds. Ces colis apportent en effet bien plus que des denrées : c'est aussi un peu de saveurs et d'air du pays, comme le note à plusieurs reprises Maurice qui associe explicitement certains plats et la demeure familiale. « Si j'étais chez nous, on ferait des crêpes » note-t-il par exemple le 2 février 1916, rêvant par ailleurs régulièrement de poulet de la ferme familiale<sup>31</sup>. Chaque élément reçu de la maison prend de ce fait une importance particulière, comme « le raisin » – comprendre le raisin... – contenu dans un colis du 27 octobre 1914 : c'est ce fruit, cueilli sur quelque vigne de l'exploitation « qui me fait plaisir » écrit-il. « Il était un peu moisi mais ce n'est rien », son origine même lui donnant une saveur sans doute particulière<sup>32</sup>. Ces colis sont aussi l'occasion d'un partage avec ses camarades les plus proches, ceux de la chambrée, de l'escouade ou de la section, ceux éventuellement d'autres compagnies mais originaires de Brie tout comme lui : « ils étaient contents de ma goutte » écrit-il dans sa lettre du 16 juillet 1916.

Car, loin de la famille, au front, c'est avant tout sur ceux que Maurice appelle ses « copains » qu'il sait pouvoir – et devoir – compter.

### – L'expérience de la guerre et des combats

Si ce qu'écrit Maurice Gastellier des conditions dans lesquelles les soldats vivent et combattent n'a rien que de très banal au regard de ce que nous disent les autres témoignages, ses lettres sont particulièrement intéressantes par ce qu'elles permettent, indirectement, de saisir ce que l'arrière – en l'occurrence sa mère, son frère, ses proches – put percevoir de la réalité de la vie au front.

Certes, la violence des combats, souvent implicitement évoquée, n'est pas forcément décrite dans le moindre détail, pour le moins par écrit. Les courtes lettres que Maurice rédige ne lui permettent d'ailleurs pas de s'étendre : « je ne t'en dis pas davantage » écrit-il par exemple (lettres des 16 février 1915 et 19 octobre 1917). Surtout, peut-être par crainte du contrôle postal, plus probablement aussi en raison

ment parmi les frimas du Nord » (BLOCH Marc, *Écrits de guerre, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 129).

**31.** Les crêpes semblent être la « madeleine » de Maurice : « Où il est le temps où l'on faisait des crêpes au coin du feu et que l'on buvait une petite cerise derrière ? » regrette-t-il avec nostalgie dès le 4 octobre 1914. Les crêpes sont ensuite régulièrement évoquées dans sa correspondance.

**32.** La nostalgie pour les plats et les mets préparés à la maison est évoquée par de nombreuses correspondances. Elle permet de comprendre, entre autres, l'importance accordée aux colis reçus de la famille, dont le contenu vaut tout autant pour l'apport calorique complémentaire aux rations distribuées aux soldats que pour ce qu'il rappelle du « petit pays » et, implicitement, du temps de paix. Sur ce point, voir LAGADEC Yann, « Deux expériences de la captivité de guerre : Paul Cocho et Elie Préaucht, territoriaux du 74<sup>e</sup> RIT... », art. cité, p. 471 et LAGADEC Yann, « L'approche régionale de la Grande Guerre, un chantier à rouvrir ? », in Michaël BOURLET, Yann LAGADEC et Erwan LE GALL (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2013, p. 14.

de son incapacité à décrire par écrit son expérience, il s'en remet à l'oral : « quand j'irais te voir, je te raconterais » explique-t-il fin 1916, alors qu'il combat à Verdun (lettre du 8 décembre 1916). En cela, le témoignage de Maurice Gastellier n'a sans doute pas la force de celui d'autres combattants des 10<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> DI auxquelles il appartint<sup>33</sup>.

La mort n'est pas tue pour autant par le jeune paysan briard : elle est régulièrement et très explicitement évoquée. Il s'agit tout d'abord de la mort des « pays », connus de sa mère aussi : « on m'a dit et assuré qu'Henri Liennard avait été tué » annonce-t-il par exemple à l'automne 1914 (lettre du 2 octobre 1914). Ce sont ensuite les camarades du 76<sup>e</sup> puis du 19<sup>e</sup> RI, tombés à ses côtés, « copains » tués au combat plus ou moins identifiés : « j'ai encore un copain qui vient d'être tué, un grand copain de l'active. Il était clairon à la Croix » note-t-il dans une lettre du 10 janvier 1915 ; le lendemain, « j'ai encore un camarade de tuer ce matin au pied de moi » ; le 18 janvier, « j'ai aussi bien des camarades de tués au 2<sup>e</sup> bataillon, 2 entre autres de Choisy en peu de temps, il a encore eu des pertes. Ah! le pauvre 76<sup>e</sup>, il n'en reste plus », constate-t-il, dépité. Ces mentions redondantes permettent tout d'abord de rendre compte de l'ampleur des pertes depuis la mobilisation : au 22 octobre 1914, « nous sommes que cinq ou six de l'active de la compagnie qui sont au feu depuis le premier jour » écrit-il ainsi, tandis que le 19 février 1915, il précise que « c'est le deuxième commandant de compagnie que nous avons de tué ». Si les descriptions de la mort de masse due à chaque grande offensive ponctuent sa correspondance – « des victimes, et toujours des victimes » regrette-t-il dans ses lettres des 21 décembre 1914 et 7 mars 1915<sup>34</sup> –, il confesse aussi la banalisation de cette violence. Dès le 13 novembre 1914, il note qu'« aujourd'hui on croit que c'est ordinaire de se tuer et que c'est pour toujours ».

33. L'on pense, entre autres, à GALTIER-BOISSIÈRE Jean, *La Fleur au fusil*, Paris, Vendémiaire, 2014, mobilisé au 31<sup>e</sup> RI, un régiment de la 10<sup>e</sup> DI, ou encore à MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre. Les témoignages de Gaston Murlot, 1914-1919*, Moyenmoutier, Edhisto, 2012, et à Jean Jézéquel, dont les carnets sont encore inédits (Arch. part., famille Jézéquel), qui combattent dans des unités de la 22<sup>e</sup> DI.

34. À Vauquois, le 16 mars 1915, il écrit que « c'est le 2<sup>e</sup> bataillon [qui] était depuis quelques jours en 1<sup>re</sup> ligne et il vient de prendre la purge ». En Champagne le 12 octobre de la même année, il note : « Tu parles de cadavres que l'on voit partout, de nos pauvres zouaves qui ont fait l'attaque. » Les descriptions faites de Verdun fin 1916 sont du même type : « j'ai bien des copains de moins » (lettre du 28 novembre 1916) ; « A chaque coup que l'on redescend des première ligne, il y en a qu'un quart qui revient » (lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1916). « Il y a quelque chose comme cadavres sur le terrain » (lettre du 8 décembre 1916). Les pertes les plus sévères sont celles subies lors de l'offensive allemande sur le Chemin des Dames le 27 mai 1918 : « Notre régiment a été complètement anéanti » écrit-il alors, sans savoir cependant qu'une part non-négligeable des pertes est liée à la capture d'une partie du 19<sup>e</sup> RI (lettre du 4 juin 1918). Sur ces combats, LAGADEC Yann, « La 22<sup>e</sup> DI sur le Chemin des Dames le 27 mai 1918 : poignante énigme ou pesant souvenir? », in Yves COATIVY et Tanguy DANIEL (dir.), *1914-1918. Le Finistère dans la Grande Guerre*, Quimper, SAF, 2018, p. 107-137.

Et d'expliquer, quelques semaines plus tard, qu'« on n'y fait plus attention, on regarde les morts comme d'autres soldats » (lettre du 18 janvier 1915). « On est maintenant dur comme du fer mais du fer qui n'arrête pas les balles, malheureusement », se justifie-t-il dans l'une de ses lettres du 1<sup>er</sup> janvier 1915.

Le voisinage quotidien avec la mort n'empêche pas Maurice de s'arrêter, ponctuellement, sur la description des conditions dans lesquelles elle survient, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de « copains » et qu'il échappe lui-même de peu à la mort. Le 10 octobre 1918, en pleine offensive, il commence par exemple sa lettre en annonçant que « mon plus grand copain vient d'être blessé grièvement à côté de moi, je ne sais comment je n'ai pas été décapité, notre major a eu le bras coupé », précisant, dans son courrier du lendemain, que ce « copain dont je t'ai parler qui a été blessé près de moi est mort ». Le 9 octobre, il avait dit avoir subi « des tirs de barrage terrible » : « hier encore, j'ai été enterré par un obus, je croyais ne pas en sortir ». La même longue description avait accompagné l'annonce de sa première blessure, en avril 1915 : « l'obus m'a tombé à un mètre de moi et m'a culbuté [...], le coup m'a assommé » décrit-il pour commencer ; et de préciser : « nous étions une équipe de 5 et il y en a eu trois de tué, moi de blessé et le 5<sup>e</sup> était parti à l'eau, enfin n'était pas là » (lettre du 11 avril 1915). Quelques jours plus tôt, il avait raconté comment « deux frères de l'active de 22 ans », Gabriel et Marcel Renardier, ont été fauchés à quelques secondes d'intervalle : « le plus jeune tombe hier frappé d'un éclat d'obus ; le plus vieux le pleurait à genoux sur lui ; dix secondes après son frère, il tombe frappé d'une balle en pleine tête. Ils sont morts l'un sur l'autre » (lettre du 22 mars 1915).

En creux, ce sont les conditions dans lesquelles les soldats des 76<sup>e</sup> puis 19<sup>e</sup> RI vivent et combattent qu'il nous donne à voir. Simple fantassin tout au long de la guerre – il n'aura pas la moindre promotion, ce qui est presque étonnant pour un combattant qui a traversé l'ensemble du conflit et a donc eu de nombreuses occasions de prendre la place ne serait-ce que d'un camarade caporal de sa section ou de sa compagnie, évacué ou tué –, c'est au ras du sol, les pieds dans la boue qu'il saisit la guerre. Il ne dit pas grand-chose des premiers combats, ceux des mois d'août et septembre 1914 : il est vrai que ce sont les longues marches, la chaleur et les privations qui semblent avoir retenu avant tout son attention<sup>35</sup>. L'installation dans une nouvelle forme de guerre, à compter de l'automne 1914, le conduit à décrire plus précisément une situation que personne n'avait vraiment imaginée : la proximité de l'ennemi – « ils étaient à quinze mètres de nous, il fallait se traîner à 4 pattes pour gagner la tranchée et ils nous tiraient dessus, nous, c'était pareille » (lettre du 18 décembre 1914), ou plus tard « à 10 m des Boches »

35. Pour sa part, GALTIER-BOISSIÈRE Jean, *La Fleur au fusil*, op. cit., p. 115-249, au parcours parallèle à celui de Maurice puisqu'ils appartiennent à la même division au début de la guerre, décrit très largement ses sentiments face au feu ennemi, sans négliger de rappeler les dures conditions de vie – les pertes, la chaleur, le manque de ravitaillement, la fatigue des longues marches accumulées.

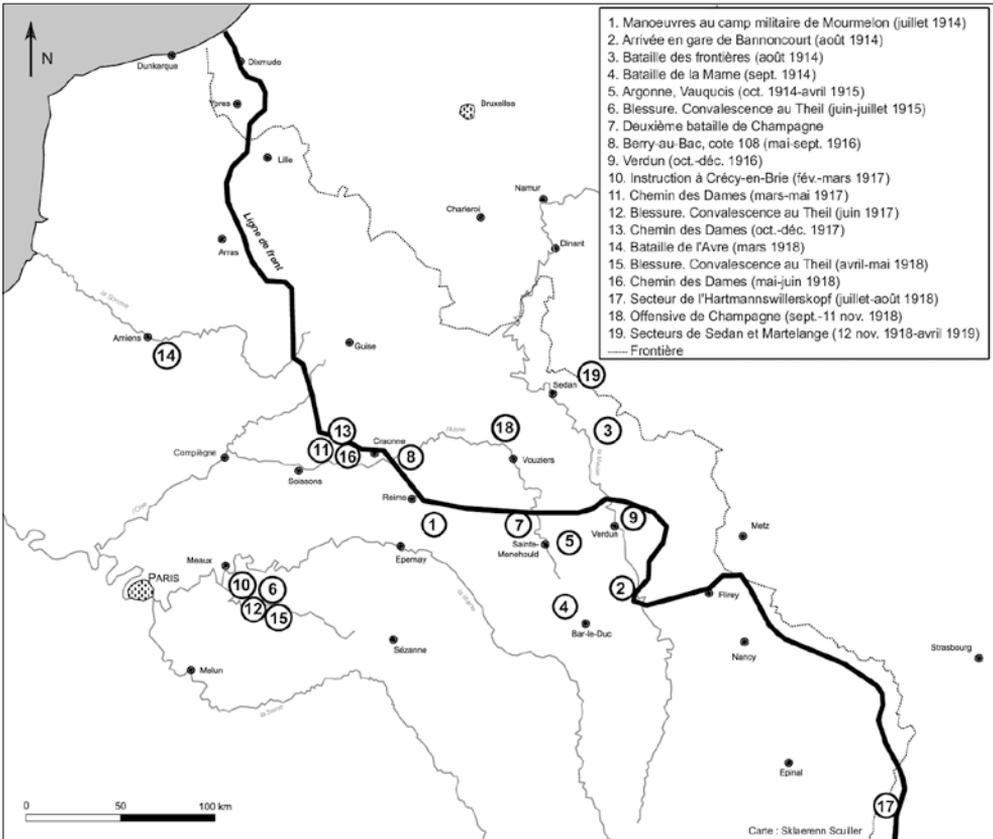
(lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1915) –, les tranchées ou les « petits postes », en avant des lignes, que l'on gagne « à quatre pattes pour la prendre, la garde », alors que « les balles sifflent pas mal » (lettre du 9 novembre 1914), le bruit assourdissant de l'artillerie qui finit par saturer les sens – « ce maudit canon qui est si terrible » en Argonne en novembre 1914, « le canon qui m'assomme » à Verdun comme il le dit dans une lettre du 5 décembre 1916. L'intensité des bombardements, leurs ravages, tel est sans doute ce sur quoi insiste le plus souvent Maurice quand bien même leur violence varie en fonction des portions du front et des moments. L'Argonne, Vauquois, Verdun ou le Chemin des Dames constituent de ce point de vue d'indéniables paroxysmes : « ça cogne ces jours-ci, c'est à vous rendre fous » écrit-il alors qu'il est en première ligne près de La Malmaison le 17 octobre 1917 ; « au moment où je t'écris, mon papier s'envole et la terre tremble, il faut que je quitte tout et que je bouche mes oreilles » précise-t-il d'ailleurs quelques lignes plus bas, alors qu'il notait, 10 mois plus tôt, à Verdun, « jamais [n'avoir] vu ça depuis le début de la guerre » (lettre du 14 décembre 1916)<sup>36</sup> (*carte 2*).

S'il est le plus présent des dangers, l'artillerie n'est pas le seul menaçant les poilus. Maurice mentionne de temps à autre la présence d'avions, mais la chose semble presque anecdotique, comme le 24 décembre 1917, lorsque le dépôt divisionnaire est bombardé : le soldat briard ne signale d'ailleurs le fait qu'après s'être plaint du froid<sup>37</sup>. Il en va autrement des gaz : alors qu'il avait dû, dans la Somme en août 1917, « mettre les masques » pour la première fois, les Allemands « nous [ayant] jeté des gaz » (lettre du 13 août 1917), il est victime d'une attaque chimique allemande le 21 octobre 1917, devant le fort de La Malmaison, sur le Chemin des Dames. Après cinq jours de silence, il reprend sa plume et décrit l'épisode à sa mère dans un courrier daté du 24 :

« il y a du mieux. Je vois pas mal clair, mais je tousse beaucoup la nuit et suis au lait jusqu'à présent. C'est drôle comme cette saloprit de gaz vous fait tousser, et m'avait arranger les yeux. Tu as vu sur le journal comme ça a barder où j'étais. Jamais je n'avais vu un bombardement pareille pendant 6 jours, alors les Boches qui savaient qu'on allait attaquer, nous ont envoyé des gazs et qu'est-ce qu'on a eut comme intoxiqués. J'étais en face du fort de la Malmaison et à été intoxiqué la veille de l'attaque ».

**36.** Sur les dimensions sonores de la bataille, notamment à Verdun, voir GUERIN Christophe et LAGADEC Yann, *1916. Deux régiments bretons à Verdun*, Rennes, SAHIV/Amicale des anciens du 41<sup>e</sup> RI, 2016, p. 113-118.

**37.** Le ton est le même dans une lettre du 14 mars 1918 décrivant un bombardement de Soissons, « la ville aux 4 S » : « Toute la nuit il fallait se lever et aller aux caves, comme les Parisiens. »



Carte 2. Les étapes de la Grande Guerre de Maurice Gastellier dans le Nord-Est de la France (1913-1919).

Cette « saloprit de gaz », sans doute est-ce ce que les combattants redoutent le plus avec les mines<sup>38</sup>. Maurice a vécu indirectement cette forme de guerre en Argonne, à l'hiver 1914-1915, ou à Vauquois : il n'en parle guère cependant<sup>39</sup>. Elle prend un caractère plus palpable, plus angoissant surtout dans le secteur de la côte 108, à Berry-au-Bac, à l'été 1916. « C'est ça qui nous fait le plus peur » écrit-il à sa mère le 5 septembre 1916, alors qu'Allemands et Français se livrent dans ce secteur un combat souterrain sans merci depuis des mois. « Il vient de sauter une mine cette nuit encore » précise Maurice dans la même lettre après avoir évoqué d'autres explosions le 22 juin, quelques heures après son départ, ou encore les 3, 6 et 18 août. « On les entendait piocher en dessous de nous quand

<sup>38</sup>. Sur ce point, voir le suggestif chapitre qu'y consacre AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Les armes et la chair. Pour une histoire de la Grande Guerre*, Paris, A. Colin, 2009, p. 99-145.

<sup>39</sup>. Au sujet de Vauquois, alors qu'il s'apprête à y remonter en première ligne, il dit regagner les parages « de cette église en ruine où tu auras vu l'autre jour sur le journal que les Allemands avaient jetés du pétrole et avaient mis le feu ». N'ayant pas directement vécu cette attaque, Maurice ne s'étend pas plus sur cet épisode.

on y était » écrit-il avant de se féliciter de ne pas avoir été sur les lieux au moment de l'explosion du mois de juin. Le 18 août, il constate, non sans satisfaction, que « les Boches ont fait sauté une mine encore où je suis et où j'ai couché plus de quatre fois et ont enterré vivant 30 ou 40 hommes » : « tu vois si on peut dormir tranquille » conclut-il, non sans un certain cynisme<sup>40</sup>.

Les peurs de Maurice ne se limitent d'ailleurs pas aux mines, aux gaz ou aux bombardements. Le fantassin en rappelle la liste dans une lettre du 12 février 1918, comparant sa situation, en première ligne, avec le 19<sup>e</sup> RI, à celle jugée moins exposée de son beau-frère Adrien, du 416<sup>e</sup> RI : « je crains les obus, en plus les balles, les grenades, d'être prisonnier, d'être enfilé par les Boches ». « Enfilé par les Boches » : l'expression dit bien la crainte des combattants de mourir le flanc transpercé d'un coup de baïonnette. L'on sait pourtant que les blessures de ce type ne causent qu'une part infime des décès au cours de ce conflit où la mort se donne à distance, par mitrailleuses et obus d'artillerie interposés<sup>41</sup>. Le combattant briard en témoigne indirectement : si, à Vauquois, « nous avons chargé à la baïonnette » ainsi qu'il l'écrit dans des lettres des 19 et 20 février 1915, il faut entendre ici que les poilus du 76<sup>e</sup> RI ont mis baïonnette au canon avant de monter à l'assaut, en aucun cas qu'ils eurent, pour la plupart, à en faire usage. Maurice le concède d'ailleurs dans une lettre plus tardive : « jamais je me suis trouvé face à face avec un Allemand, à me défendre avec la baïonnette » (lettre du 2 mars 1915).

Pour le reste, Maurice ne dit rien des patrouilles menées entre les lignes, des raids et coups de main organisés de manière régulière contre les tranchées et les postes allemands, de ce qui fait finalement, bien plus que les grandes offensives, le quotidien des fantassins. La guerre que décrit Maurice n'a rien d'« aseptisée », nous l'avons vu : la mort est décrite dans toute son horreur, de même que la triste condition qui est souvent celle des combattants de première ligne. Mais rien n'est dit sur les principales actions de combat. Le Briard n'y aurait-il jamais participé ? La chose est peu probable : plus qu'à l'expérience limitée du fantassin resté en ligne de la mobilisation à l'armistice, c'est par une sorte d'autocensure que l'on

---

40. Sur la « guerre des mines » autour de Berry-au-Bac et de la cote 108 à l'été 1916, voir le témoignage de MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, *op. cit.*, p. 161-185, aux premières loges en tant que sergent du génie de la 22<sup>e</sup> DI.

41. Reprenant les données de Prosper Viguier, médecin à l'ambulance 8/18, pour la période qui va de septembre 1914 à mai 1915, CAZALS Rémy et LOEZ André, *14-18 Vivre et mourir dans les tranchées*, Paris, Tallandier, 2012, p. 88 évoquent 71 % de blessures par éclats d'obus, 28 % par balles, moins de 1 % par armes blanches, couteaux ou baïonnettes. Cette question a donné lieu à de nombreux débats entre historiens, des débats rejoignant ceux sur l'usage – ou non – de couteaux de tranchées par des « nettoyeurs de tranchées ». Il ne nous revient pas ici de clore ces débats. Nous nous permettons de renvoyer aux pages qu'y consacrent AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Les armes et la chair...*, *op. cit.*, p. 58-97, CRU Jean-Norton, *Témoins...*, *op. cit.*, p. 29 entre autres, ou, plus récemment, MARTY Cédric, *À l'assaut ! La baïonnette dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Vendémiaire, 2018.

peut sans doute expliquer ces lacunes dans le récit épistolaire décousu laissé par Maurice Gastellier.

Mais s'il reste en ligne d'août 1914 à l'armistice, s'il n'est pas promu à un grade supérieur au cours de la guerre, Maurice Gastellier ne reste pas pour autant simple fantassin tout au long du conflit : il se « spécialise », suit plusieurs formations, même si c'est pour retrouver parfois ses fonctions antérieures au bout de quelques mois. En janvier 1915, il devient ainsi « grenadier », lui-même ne sachant trop quel terme utiliser : « je fais partie d'une équipe de bombardier ou grenadier » explique-t-il dans un courrier du 4 janvier ; « c'est fait pour lancer des grenades aux Boches ou aussi, à l'aide de petit canon, de dans les tranchées, leur envoyer de petits obus ». Grenades et artillerie de tranchée commencent alors en effet tout juste à renforcer l'arsenal des combattants de première ligne, non sans dangers parfois pour ceux qui mettent en œuvre ces armes encore largement artisanales<sup>42</sup>. Ces fonctions ne durent qu'un temps semble-t-il, et il ne les retrouve pas lorsqu'il regagne le 76<sup>e</sup> RI à l'automne 1915 après sa première évacuation pour blessure. En avril 1917, il « passe signaleur », en charge donc des transmissions à l'échelle de la compagnie ou du bataillon, « en remplaçant un qui a été blessé » (lettre du 24 avril 1917). « Il y avait des bleus qui voulaient y être, mais le lieutenant a dit qu'il fallait des anciens » explique-t-il, avant de préciser : « je serais toujours un peu mieux, c'est bien mon tour, quoique on est encore en danger ». Et, de fait, une semaine plus tard, il indique que son « caporal signaleur et un autre viennent d'être blessé grièvement » dans le secteur du Chemin des Dames (lettre du 1<sup>er</sup> mai 1917). Lui-même atteint lors des combats du 6 mai, il ne regagne la zone du front qu'en juillet suivant. Là, il fait « un stage pour apprendre la mitrailleuse, ce qui ne me plaît pas de trop surtout pour m'y mettre en ligne » (lettre du 4 juillet 1917), justifiant ses propos : « c'est trop dur à porter dans les boyaux et j'aime mieux porter mon fusil, et pourtant les mitrailleurs ne vont pas à la baïonnette », autrement dit ne montent pas à l'assaut. Malgré cela, s'il rejoint quelques semaines plus tard les 12<sup>e</sup> puis 9<sup>e</sup> compagnies du 19<sup>e</sup> RI, c'est bien à la CM3 du régiment – la compagnie de mitrailleuses du 3<sup>e</sup> bataillon du régiment – qu'il est affecté en septembre suivant. Plus tard, en janvier 1918, il repasse au centre d'instruction divisionnaire (CID) puis à la 11<sup>e</sup> compagnie du 19<sup>e</sup> RI. Il n'aura été mitrailleur que quelques mois donc, sans qu'on en sache plus sur les raisons de cette instabilité quasi chronique du désormais « vétéran » qu'est Le Briard.

C'est donc bien, malgré les citations gagnées sur le Chemin des Dames, début mai 1917, puis en Champagne à l'automne 1918, comme simple fantassin de

42. Sur ce point, voir par exemple FRANÇOIS Guy, *Les canons de la victoire, 1914-1918*, tome 3 : *L'artillerie de côte et l'artillerie de tranchée*, Paris, Histoire & Collections, 2010, p. 34-66. À cette date encore précoce, il est probable que Maurice Gastellier ait été amené à servir un mortier Mle 1838 ou un lance-bombes Cellérier, mis au point en novembre 1914, deux armes pour le moins rudimentaires.

seconde classe, sans spécialité particulière, que Maurice traverse l'essentiel de la guerre. Il endure de ce fait toutes les affres de la vie de ces combattants de base.

– « C'est une vie de misère »

« C'est une vie de misère » écrit Maurice Gastellier le 27 mars 1915, alors en première ligne dans le secteur de Vauquois, évoquant tout à la fois les risques liés aux combats et les conditions dans lesquelles doivent vivre au quotidien les poilus du 76<sup>e</sup> RI. Comme nombre de correspondances de fantassins, les lettres du jeune Briard font une large place à ces questions, sans chercher à ménager ceux qui le liront ou à minimiser les difficultés de sa situation.

La nourriture et, plus encore, le manque de nourriture sont l'un des principaux sujets sur lesquels il s'épanche. « Je crevais de soif et de faim » écrit-il dès le 27 août 1914, évoquant les jours de combat qui ont suivi l'offensive ratée du 22. Les troupes combattantes sont en effet régulièrement affectées par des problèmes de ravitaillement dès lors que les « corvées de soupe » ne peuvent atteindre les premières lignes en raison des bombardements, dès lors que les unités se déplacent trop rapidement aussi pour que l'intendance puisse suivre. C'est le cas lors de la retraite généralisée face à l'offensive allemande, au cours des mois d'août et septembre 1914. C'est le cas au début de l'automne 1914, en Argonne, alors que le front s'est stabilisé : « nous mangeons froid, les cuisiniers sont obligés de faire la cuisine en arrière de nous pour que les feux ne se voient pas » regrette Maurice le 9 novembre : le temps que les gamelles gagnent les premières lignes, leur contenu a refroidi. C'est le cas aussi au printemps 1916, lorsqu'il regagne le front, cette fois au sein du 19<sup>e</sup> RI, en ligne dans le secteur de Berry-au-Bac. « C'est la nourriture qui est de pire en pire » écrit-il alors, avant de proposer à sa mère de lui « raconter [s]on menu de ce soir », en ce 10 mai 1916 :

« D'abord, nous avons eu un camenberg pour six que nous avons mangé en premier, après nous avons eu la soupe, le café, ensuite on apprend qu'il y a du vin, ça fait que nous avons eu notre quart de vin et après, voilà qu'il y a du bœuf de conserve à l'huile au vinaigre mais entre ça je t'écris ma lettre car il à fallu attendre une demi heure entre chaque plat. On est forcé de rire en mangeant dans ces conditions. »

Et de conclure : « maintenant après la soupe, on part au muguet, c'est pourquoi je t'en mets quelques brins dans ma lettre », signe de la résilience du poilu-paysan comme de ses camarades. Plus que le manque, bien réel pourtant en certaines occasions pour des raisons opérationnelles, c'est la monotonie de leur régime, l'absence de denrées fraîches, le défaut de qualité de la viande qui marquent les combattants. Pour ces mêmes raisons, les colis reçus de la famille, ici de la ferme du Theil, sont essentiels, au même titre que les billets de 5 f., les « petits bleus », qui, dans certains secteurs, à l'arrière-front, permettent de se procurer auprès de la population civile restée sur place de quoi améliorer l'ordinaire. Saucisson,

chocolat, conserves, eau-de-vie : le contenu des paquets que reçoit Maurice tout au long de la guerre est assez semblable à ceux des autres poilus. Il faut d'ailleurs aux familles faire l'apprentissage de ces envois : le jeune soldat briard dresse lui-même la liste de ce qu'il souhaiterait recevoir, conseille aussi ses proches sur la manière de faire ces envois, tant en ce qui concerne les denrées que les contenants ou les moyens de lui faire parvenir rapidement les paquets ainsi constitués. Le 6 décembre 1914, il écrit ainsi avoir « reçu trois colis » la veille :

« deux à toi et un à ma tante, les tiens étaient en bonnes conditions [mais] celui à ma tante Mélie [et] à Oscar, le sien était dans un état déplorable, elle avait mis une poire, du fromage mou, du beurre, un hareng et une boîte de sardine, il n'y avait que la boîte de sardines et le hareng qui étaient intacts, le restant était écrasé et broyé ».

Qu'importe : le colis a permis, nous l'avons vu, de retisser un lien alimentaire avec la maison et, au-delà, la famille. Se nourrir, manger n'est ainsi pas qu'affaire de quantité, quand bien même cette dimension est importante pour les « travailleurs de force » que sont les poilus. Comme le rappelle Maurice dans plusieurs lettres, le « quoi ? » mais aussi le « comment ? » ont leur importance. La commensalité avec les camarades, la possibilité de partager les colis reçus de la maison ou les denrées achetées à proximité du front ont une dimension particulière. Dans sa lettre du 27 mars 1915, il dit par exemple être allé la veille, alors qu'il est au repos à Clermont-en-Argonne, en arrière de Vauquois, « au pissenlits avec le [frère] à la nonne du Theil et Marcel Liennard » : « nous avons mangé une bonne salade » – une simple salade serait-on tenté d'écrire –, meilleure encore sans doute en raison de la possibilité qui lui est donnée de la partager avec des « pays » affectés eux aussi au 76<sup>e</sup> RI<sup>43</sup>.

Ces moments de convivialité autour de la table ou de ce qui en tient lieu soudent en effet durablement le « groupe primaire » que constitue l'escouade ou la chambrée. En Argonne en novembre 1914, il décrit comment « tous les matins, [il] mange [s]on petit chocolat », avant de préciser : « le chocolat, c'est moi qui le fait avec un camarade pour nous et qui le paie, chacun notre tour ». Essentielle au front, cette sociabilité alimentaire est importante aussi à l'arrière, tout en permettant de compenser les semaines de privations. En convalescence à Saint-Amand dans le Cher le 12 décembre 1915, Maurice décrit à sa mère son « festin » du dimanche midi :

<sup>43</sup>. Cette salade est aussi un moyen de rompre la monotonie du régime alimentaire des poilus. Le sapeur Gaston Mourlot évoque pour sa part la « chasse aux escargots » en arrière de la cote 108 en juin 1916, la pêche dans l'Aisne en juillet suivant, « la cueillette des prunes, reines-claude et mirabelles » dans les jardins abandonnés en août, autant de petits plaisirs partagés au sein de sa section du génie de la 22<sup>e</sup> DI (MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, op. cit., p. 169, 172 et 176).

« je sors de table et je t'assure que j'ai le ventre plein ; nous avons mangé une bonne assiettée de soupe, après, purée de pommes de terre à volonté, deux belles portions de poulet rôti, et quelques chose d'épatant, tu comprends, c'est un monsieur de Bourges, comme Verdier de *L'Ours*, il tient un hôtel au moins aussi grand, qui nous fait la cuisine ; maintenant en plus un quart de vin et un gâteaux par derrière ».

Mais l'on ne fait pas bonne chère qu'à l'arrière, loin du front. La situation à proximité des lignes voire en première ligne n'est pas systématiquement mauvaise : tout dépend du moment et du secteur. Alors qu'il se plaint de ne pouvoir bénéficier d'aliments chauds en Argonne le 9 novembre 1914, du fait de l'impossibilité de faire du feu en première ligne, trop près de l'ennemi, il constatait quatre jours plus tôt pouvoir profiter d'un « petit chocolat » le matin ; « à dix heures, c'est le ragoût de pommes de terre avec viande et le soir, la soupe et le pot au feu ». Et de préciser : « si je te disais que je ne peux plus aboutonner mon pantalon, tellement je suis engraisé [...]. Et on est tous pareille en ce moment, on ne voudrait pas le croire, engraisser à la guerre<sup>44</sup> ». On observe une situation très semblable dans le secteur de la cote 108, dans l'Aisne, à l'été 1916. Après s'être plaint de la nourriture en juin, il écrit avec satisfaction le 21 juillet : « je puis te dire qu'il y a du changement comme nourriture, maintenant qu'il y a des pommes de terres et qu'elles sont bien arrangées ». Il confirme cette nette amélioration de la situation le 23 : « on trouve tout ce que l'on veut à acheter et moi j'achète de la bière, ça rafraichi bien et vaut mieux que du vin, et moitié moins cher car on la paie 0 f.50 le litre. Comme nourriture, on est bien nourrit et je trouve du changement avec les mois passés ». Reste que, dans la correspondance de Maurice Gastellier comme dans celle de la plupart des poilus, ce sont les récriminations contre le manque de nourriture qui dominent<sup>45</sup>.

Les privations, les difficultés à se ravitailler convenablement ne sont pas tout. Elles ne sont qu'un élément de la vie quotidienne des poilus qui souffrent aussi de la chaleur lors des longues marches de l'été 1914 – « on fait des marches de 30 kms et il fait rudement chaud » écrit Maurice le 12 août –, du froid dès l'automne 1914 et chaque hiver, de la pluie et de l'humidité tout au long de la guerre. La boue est sans doute de ces fléaux celui dont se plaint le plus régu-

---

44. Le ton est le même dans sa lettre du 3 octobre 1914 : « C'est vrai qu'en ce moment, nous sommes tous engraisé et nous avons tous bonne mine, au prix d'il y a un mois, nous étions salement décollés, je te l'assure et nous avons les joux rudement creuses. En ce moment, on ne se fait pas de bile, on fait du chocolat tous les matin, nous trouvons du lait à acheter et j'ai trouvé du chocolat à acheter car du tien je n'en ai pas eu pour longtemps, une demi-livre, ce n'était pas beaucoup. »

45. En cela, les lettres de Maurice Gastellier sont assez proches de celles d'un autre cultivateur, Julien Chopin. Le fait que ce dernier ait été mobilisé dans l'artillerie lui permet cependant de profiter d'une situation un peu moins défavorable sans doute ; CHOPIN Éric, *Le messenger du front...*, op. cit., p. 210-211.

lièrement le poilu briard, en ce qu'il combine les effets délétères du froid et de l'humidité. C'est dans de la « boue jusqu'aux genoux » (lettres des 17 novembre 1914 et 17 décembre 1916) qu'il faut se déplacer, vivre, combattre en Argonne ou à Verdun, « couché dehors dans la boue, sans abri » en Champagne (lettre du 29 septembre 1918)<sup>46</sup>. « Par cette pluie, c'est affreux à marcher dans les boyaux pleins d'eau » déplore-t-il le 15 octobre 1917, sur le Chemin des Dames, plus encore avec des chaussures percées, ce qui est alors son cas. Il y insiste plus particulièrement à certains moments, signe que cette bataille contre la boue n'est pas permanente : ainsi, à Verdun, de manière presque attendue, fin 1916-début 1917. Ici, chaque lettre ou presque est l'occasion d'y revenir :

« Tu parles de boue et d'eau par ici. Et il fait rudement froid, les pieds dans l'eau comme ça. Enfin à part la misère, ça va bien » (lettre du 29 novembre 1916).

« Nous sommes en ligne de ce temps là par la neige et la flotte, tu parle d'une boue, c'est abominable, on est dans un état déplorable » (lettre du 5 décembre 1916).

« Tu parles de terrain labouré par les obus, je me suis perdu ce matin par le brouillard, j'ai sauté les trous dans l'eau dans la boue pendant deux heures sans rencontrer quelqu'un et avec ma viande et vin » (lettre du 8 décembre 1916).

« Nous voyons de la misère avec l'eau, et surtout la boue, avec toute cette terre remuée » (lettre du 12 décembre 1916).

« Nous sommes arrivés de cette nuit au repos et dans un état, c'est affreux, jamais je n'ai vu ça, dans la boue jusqu'au genoux » (lettre du 17 décembre 1916).

« C'est plus des hommes, c'est des paquets de boue » dit-il de ses camarades dans sa lettre du 8 décembre 1915 à son jeune frère René. Les conséquences de ces conditions de vie ne se font pas attendre. « La nuit on ne dort plus, tellement les pieds nous font mal » écrit Maurice dans sa lettre du 25 novembre 1914. « Le pire, c'est les pieds » indique-t-il le 3 décembre 1916. « Nos pauvres soldats ont les pieds enflés d'être dans l'eau » déplore-t-il le 16 janvier 1915, évoquant l'Argonne<sup>47</sup>. Les poilus développent en effet des pathologies spécifiques, notamment ce que l'on nomme le « pied de tranchées » : l'humidité provoque gonflements et infections fongiques, qui peuvent évoluer en plaies ouvertes voire en nécroses, avec

<sup>46</sup>. Évoquant le secteur de l'Argonne à l'hiver 1914-1915 où se trouve aussi Maurice Gastellier, l'historien Marc Bloch, alors sous-officier au 272<sup>e</sup> RI, écrit : « Si je divisais en période ma vie de campagne, je donnerais à cette dernière période le nom d'«ère de la boue» [...]. La glaise tenace s'attachait à nos souliers, nos habits, à notre linge, se plaquait contre notre peau, souillait nos aliments, menaçait de boucher les canons des fusils et d'enrayer les culasses. » BLOCH Marc, *Écrits de guerre...*, op. cit., p. 145.

<sup>47</sup>. BLOCH Marc, *Écrits de guerre...*, op. cit., p. 145 confirme les propos de Maurice Gastellier : « Nous n'eûmes jamais très froid » dit-il au sujet de l'Argonne fin 1914, « mais l'humidité persistante nous incommodait plus cruellement que ne l'eût fait une température rigoureuse ».

les conséquences que l'on imagine. S'y ajoutent, du fait du manque d'hygiène – « on est sale comme des cochons » constate-t-il régulièrement – et notamment de l'impossibilité de changer de linge de corps pendant des semaines parfois, toute une série d'infections auxquelles le poilu briard n'échappe pas : diarrhées, troubles gastro-intestinaux, gelures des pieds, des mains, furoncles qui nécessitent parfois des évacuations momentanées vers les hôpitaux de l'arrière-front, voire à l'arrière. Il faut souvent faire avec aussi, comme avec cette « diarré » dont se plaint Maurice le 13 septembre, toujours présente mi-octobre, dont il craint qu'elle « ne se passera jamais », ou ces « coliques du diable » dont il souffre dans les jours qui précèdent l'offensive sur le fort de La Malmaison, en octobre 1917.

Dans ces conditions, les parasites qui prolifèrent compliquent encore la dure vie des poilus. « Nous avons tous des poux, des totos qu'on appelle ça, et si l'on ne change pas tous les huit jours, on ne peut pas dormir, ça vous démanche toujours » explique Maurice Gastellier dans sa lettre du 8 mars 1915, la première dans laquelle il fait allusion à cette question. Il rassure cependant sa mère huit jours plus tard :

« Il ne faut pas croire que je suis mangé à la vermine comme tu le crois, mais tu penses qu'en temps de guerre, à coucher sur la paille tous les jours, quand on est en cantonnement comme de juste, eh ! bien, on attrape toute sorte de saleté, c'est pourquoi il faut que je change de linge plus souvent. »

Reste que le problème est récurrent, ressurgit à chaque nouvelle période trop longue en première ligne sans possibilité de se changer : « Ça commence à me gratter, je crois que je ne vais pas tarder à être comme les copains, pleins de poux » note-t-il le 23 octobre 1915 par exemple, tandis qu'il se plaint, le 31 août de l'année suivante que « ce qui m'embête en ce moment, c'est les poux qui m'empêche de dormir<sup>48</sup> ». En juillet d'ailleurs, il avait dû consulter le médecin : « j'ai eu une piqure à la lèvre et j'ai toute la figure enflée, maintenant un furoncle à la jambe et je ne fais pas d'exercice car je suis exempt de service. Tout ça vient des saloperies dont on était mangé aux tranchées. Ça me donne un peu de fièvre et mon mal de tête » (lettre du 8 juillet 1916). Et les poux ne sont pas seuls : « je suis aussi dans les poux et dans les rats » explique le poilu briard dans une lettre du 2 juin 1916, alors qu'il est en deuxième ligne dans le secteur de Berry-au-Bac. « L'autre jour, je passais à côté de notre cuisine à minuit pour aller au travail et il y avait une dizaine de rats sur notre bidoche, alors tu vois, et quand il arrive notre morceau on est

---

48. Le 11 octobre 1918, après 15 jours en première ligne, Gaston Murlot note, par exemple, que la relève du régiment permet « que tout le monde puisse se laver et nettoyer son linge. Réellement ce n'est pas du luxe ; depuis le 25 dernier personne n'a pu changer de peau ni se décamoufler. Le contact des gourbis boches avec leurs hôtes plutôt gênants par leur multiplicité et leur différence de catégories, rien ne manque au genre des parasites », MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, op. cit., p. 441.

encore content de le manger avec appétit<sup>49</sup>. » Les rongeurs prolifèrent en effet sur le front, les cadavres abandonnés entre les lignes constituant autant de sources de nourriture, avant que ce ne soit les denrées des poilus. Maurice ne fait cependant qu'assez peu d'allusions aux désagréments de ces animaux dans sa correspondance, bien moins que d'autres qui, pour certains, font de la chasse aux rats une activité parmi d'autres lorsque la situation opérationnelle le permet<sup>50</sup>.

Face à ces maux du quotidien, le soldat briard semble en effet se résigner. Une attitude qui caractérise assez bien celle qu'il adopte de manière plus globale face au conflit lui-même.

### – Le « métier militaire », entre résignation et espoir

Tout au long de sa correspondance, Maurice Gastellier oscille entre résignation et espoir d'une fin prochaine – mais sans cesse repoussée – du conflit.

Notons tout d'abord que le nationalisme revanchard ne semble pas avoir de prise sur le poilu briard. Point de haine viscérale du « Boche » chez lui en effet, pas plus d'ailleurs que chez la plupart des combattants sans doute qui supportent de plus en plus difficilement, sur ce point, le décalage grandissant entre le front et les civils à l'arrière<sup>51</sup>. Certes, dans sa lettre du 2 mars 1915, il se réjouit de la dernière opération conduite par son unité : « nous avons pris quelques tranchées ennemies et fait une coupe de cent prisonniers allemands. Ah ! les monstres, ils avaient l'air heureux. On les soignent bien trop bien les prisonniers, ils sont plus heureux que nous » regrette-t-il surtout. Mais il est alors à Vauquois, dans des conditions exceptionnellement dures. Et sans doute les fatigues accumulées depuis le 25 septembre 1918, date du lancement d'une offensive presque continue depuis, expliquent-elles les propos qu'il tient dans son courrier du 2 novembre 1918 contre « cette saloperie d'Allemagne ». À vrai dire, Maurice évoque peu l'ennemi en tant que tel, « ces citoyens-là » dont il espère qu'ils le « laissent tranquille encore aujourd'hui » le

<sup>49</sup>. En ligne dans le même secteur au même moment, le sapeur Gaston Mourlot, lui aussi affecté à la 22<sup>e</sup> DI, note dans ses carnets à la date du 17 mai que « les cantonnements sont infectés de gros rats » ; MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, *op. cit.*, p. 161.

<sup>50</sup>. Le 21 juin 1916, Mourlot évoque cette « chasse » dans ses carnets : « Il y a un sport qui a l'air de prendre de l'extension ces derniers temps, c'est chasse aux rats au moyen du mousqueton. » (MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, *op. cit.*, p. 169.) Déjà, dans son édition du 26 décembre 1915, l'hebdomadaire *Le Miroir* consacre une page entière à cette activité sous le titre : « Les sports sur le front : la chasse aux rats. » De manière significative, Pierre Chainé, lieutenant au 370<sup>e</sup> RI, titre « Les mémoires d'un rat » la fiction qu'il a rédigée dans les tranchées et qu'il publie en feuilleton dans la revue *L'Œuvre*, en 1916 (CHAINÉ Pierre, *Les mémoires d'un rat*, Paris, A L'Œuvre, 1917).

<sup>51</sup>. Ce décalage existe au sein même de la famille Gastellier. « J'ai reçu encore une lettre de Liliane » note Maurice dans sa lettre du 20 mai 1916. « Ce n'est pas ordinaire les bêtises qu'elles me mets, elle voudrait pouvoir être à ma place, pour voir les Boches, elle à l'air de croire que c'est une place à envier. J'y céderais pourtant bien ma place. » « Tu me racontes ce que tu as vu au cinéma » disait-il à sa mère dans sa lettre du 8 décembre précédent ; « Mais va, c'est beau à voir comme ça, mais c'est là-bas, à ce qu'il paraît, que c'est affreux. »

17 novembre 1914. Parlant d'« Allemands » ou de « Prussiens » parfois – un terme logiquement plus largement utilisé par sa mère qui, du fait de son âge, a été bien plus marquée par la guerre de 1870-1871 –, il utilise plus fréquemment le terme de « Boches » – ou « Bochs », suivant une orthographe hésitante comme souvent chez lui. La première utilisation de ce terme est assez tardive, puisqu'elle ne date que du 5 novembre 1914 : elle est plus précoce chez nombre de poilus<sup>52</sup>. L'expression est utilisée de manière régulière ensuite, sans pour autant être systématique : l'on n'en trouve d'ailleurs que 43 occurrences dans l'ensemble de la correspondance, réparties de manière assez homogène jusqu'à la fin de l'année 1917, bien plus présente ensuite, pour le moins jusqu'au 11 novembre 1918<sup>53</sup>. Le terme disparaît ensuite totalement des lettres de Maurice Gastellier : l'ennemi de la veille n'est plus un sujet, même si le 19<sup>e</sup> RI fait partie des troupes envoyées, entre autres, occuper le Luxembourg puis l'Alsace redevenue française. Seules comptent désormais la ferme du Theil et la démobilisation à venir, grâce à la paix.

La paix est justement, dès le début, un horizon auquel il veut croire, tout en s'en défendant parfois. « On nous dit que la grande bataille est en train sur toute la ligne [et] que l'Allemagne avait demandé des pourparlers pour la paix » écrit-il, sans grande conviction, le 29 septembre 1914, alors qu'il a déjà connu l'expérience des combats ; « je n'ai pas encore confiance » précise-t-il, prudent qu'il est face aux rumeurs qui se répandent<sup>54</sup>. « Vivement la paix mais je crois qu'ils attendront qu'il n'y en ai plus » se plaint-il alors qu'il est dans le secteur du fort de Vaux, à Verdun, le 29 novembre 1916, évoquant implicitement la mort de nombreux combattants en ces derniers moments de la grande bataille. « Quand est-ce la fin ? », se demande-t-il dans les lettres du 7 mai 1915 et du 15 mars 1916, l'espérant prochaine. La formule « Vivement la fin » revient d'ailleurs de manière récurrente dans ses courriers, et ce dès le 11 novembre 1914, sans que l'on sache vraiment s'il souhaite la fin de la guerre, ou de la situation qui est alors la sienne.

---

52. Sur ce point, voir l'exemple de Julien Chopin, qui parle d'« Alboches » dans une lettre du 27 août 1914, de « Boches » à compter du 9 septembre (CHOPIN Éric, *Le messager du front...*, op. cit., p. 39 et 41). Le capitaine Charles Oberthür utilise ce terme dans sa correspondance dès les tout premiers jours de septembre 1914 (CORBÉ Bernard et LAGADEC Yann, *Charles Oberthür...*, op. cit., p. 53). C'est le 10 septembre 1914 qu'on le trouve sous la plume de l'aspirant Laby (DELAPORTE Sophie [éd.], *Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2001, p. 55), le 15 septembre sous celle du fusilier marin Lucien Richomme (LAGADEC Yann, *Un fusilier marin breton à Dixmude. Le carnet de Lucien Richomme*, Pabu, À l'Ombre des mots, 2018, p. 108), pour en rester à ces seuls exemples.

53. On compte ainsi 4 occurrences en 1914, 5 en 1915, 6 en 1916, 7 en 1917 mais 21 entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 11 novembre 1918.

54. Sur ce point, voir l'étude, classique, de BLOCH Marc, « Réflexion d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *Revue de Synthèse historique*, 1921, repris dans BLOCH Marc, *Écrits de guerre...*, op. cit., p. 169-184. Le sergent Mourlot évoque régulièrement dans ses carnets ce qu'il appelle les « percos » qui circulent parmi les combattants de la 22<sup>e</sup> DI.

Ces vains espoirs de paix sont contrebalancés par une solide résignation, qui fluctue bien entendu au gré de la situation opérationnelle des 76<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> RI, les deux unités dans lesquelles sert Maurice Gastellier, au gré aussi de son moral. « Toutefois qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir » écrit-il dans sa lettre du 13 janvier 1915, alors qu'il combat en Argonne dans des conditions particulièrement difficiles. « Que c'est dur, plus de repos, plus de linge propre, mais tant pis » note-t-il le 7 novembre 1918, après plusieurs semaines d'offensives harassantes pour les poilus du 19<sup>e</sup> RI, les perspectives d'une fin du conflit aidant sans doute à tenir désormais. Une telle résilience tient pour une bonne part au sentiment qu'a le cultivateur-soldat du Theil de faire son devoir, son « métier militaire » comme il l'écrit lui-même à plusieurs reprises, notamment dans la lettre du 13 octobre 1916, date marquant le troisième anniversaire de son entrée dans ce « métier », un anniversaire déjà célébré le 14 octobre 1915. En toute logique, c'est en termes de « travail » qu'il décrit ses journées et, plus encore, les actions en première ligne, selon une pratique assez courante d'ailleurs chez les poilus<sup>55</sup>. « Toujours pareille, même santé, même travaille, même vie » écrit-il depuis la forêt d'Argonne le 24 octobre 1914, et c'est en parlant du « travail que l'on a fait » qu'il évoque les dernières attaques menées par sa division dans le secteur de Verdun, le 17 décembre 1916. « Voilà le mauvais temps qui reprend, ça va bien aller pour faire notre boulot » constatait-il, amer, quelques semaines plus tôt, le 25 octobre 1916, alors qu'il s'apprêtait à regagner les premières lignes avec le 19<sup>e</sup> RI qui doit, avec la 22<sup>e</sup> DI, attaquer dans le secteur du fort de Vaux. « Je vais arriver pour le boulot soit pour y passer l'hiver ou attaquer » avait-il d'ailleurs prédit deux semaines plus tôt, le 13. C'était aussi d'« un travail infaisable à faire » dont il parlait en février 1915, décrivant une attaque contre les lignes allemandes à Vauquois, face à une mitrailleuse ennemie (lettre du 19 février 1915). C'est bien cette conscience d'avoir un « travail » à faire, relevant au sens plein du terme d'un « métier » – certes temporaire chez ces soldats d'une armée de conscription, mais avec tout le « professionnalisme » que cela implique –, qui permet de comprendre sans doute la capacité des poilus à tenir, dans le cadre de ce que l'historien A. Loez a pu qualifier de « rapport ordinaire à la guerre, envisagée comme une épreuve à traverser sain et sauf le plus vite possible<sup>56</sup> ». « J'ai peur d'être traité d'embusqué »

55. On retrouverait, pour en rester à ce seul exemple, le même type d'expression sous la plume du poète breton Jean-Pierre Calloc'h, aspirant au 318<sup>e</sup> puis au 219<sup>e</sup> RI de Quimper et de Brest : « En prenant le métier » est d'ailleurs le titre de l'un des textes en prose qu'il rédige début 1916 sans doute, dans lequel il raconte son arrivée au 318<sup>e</sup> RI quelques mois plus tôt. « Je suis fils de marin, et matelot et soldat sont frères par le métier » y dit-il, avant, plus loin, d'inviter ses hommes : « allons à notre travail, combattants ». Sur ce point, voir LAGADEC Yann, « La banale Grande Guerre du sous-lieutenant Calloc'h », in Sébastien CARNEY (dir.), *Comment devient-on Jean-Pierre Calloc'h?*, Brest, CRBC-UBO, 2018, p. 45-73.

56. LOEZ André, *La Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2010, p. 53. Nous ne reviendrons pas ici sur les débats qui ont animé l'historiographie française pendant une vingtaine d'années sur les notions de « consentement patriotique » et de « contrainte ».

explique d'ailleurs de manière révélatrice Maurice à sa mère dans une lettre du 15 avril 1916, alors qu'il est éloigné du front depuis plusieurs mois, signe de la pression sociale implicite qui pèse sur les soldats mais aussi de cette « conscience professionnelle » qui est la sienne.

Le corollaire à cet engagement, chez le soldat du Theil comme chez nombre de ses camarades du front, est en effet la dénonciation des embusqués, de ceux qui tentent d'échapper au service sur le front et, plus encore, en première ligne<sup>57</sup>. « Ca barde en ce moment pour les embusqués » se félicite-t-il par exemple le 4 septembre 1915, évoquant implicitement les conséquences de la loi Dalbiez, alors qu'il est pourtant lui-même en garnison à Rodez, après sa première blessure : s'il a déjà connu le front et les combats, il illustre combien l'on est toujours l'embusqué de quelqu'un<sup>58</sup>. Le 20 septembre 1917, il reproche d'ailleurs à sa mère de le penser « taillé pour être embusqué » alors que le 19<sup>e</sup> RI a été envoyé à La Courtine, dans la Creuse, réprimer la mutinerie de soldats russes. Le terme est bien évidemment perçu comme insultant : les voleurs de poules qui, semble-t-il, délestent le poulailler du Theil de quelques volatiles, ne sont-ils pas « des embusqués, quelque chose comme des Parisiens », ainsi qu'il le laisse entendre le 7 août 1918 ?

Pourtant, cela ne l'empêche pas de se féliciter du classement de son jeune frère, René, dans le service auxiliaire, loin du front et de ses dangers. Et ceci ne l'empêche pas, non plus, comme de nombreux autres, d'être pour lui-même ou pour ses proches à la recherche du « bon filon », du « bon truc » comme il le dit régulièrement. Le 10 mars 1915, c'est la perspective de voir son beau-frère Adrien Plaisant devenir brancardier qui le réjouit : certes, « on n'est pas encore en sûreté, car à la guerre, il n'y a pas de bon truc », mais les brancardiers-musiciens « n'ont que les obus » tandis que les fantassins ont « en plus les balles et quelque fois la baïonnette » considère-t-il, non sans une part d'exagération. Le 30 mars suivant, le même Adrien semble avoir questionné Maurice pour savoir si, devenir agent de liaison, « c'est un bon truc ». Affecté au 19<sup>e</sup> RI et en ligne près de Berry-au-Bac en juin 1916, Maurice pense avoir trouvé le bon filon pour lui-même. « Pour le moment j'envisage un truc qui ne sera peut être pas mauvais, si ça peut aller, je te dirais quoi si ça reste car nous ne sommes que deux qui le savent à la compagnie ; j'ai appris ça à Paris à la caserne. S'ils en prennent toujours, je suis sûr d'y rester et je ne serais pas malheureux » confie-t-il, mystérieux, à sa mère le 8. Le 17, il se fait plus précis :

57. Voir, à ce sujet, les travaux de RIDEL Charles, *Les embusqués*, Paris, A. Colin, 2007.

58. Sur ce point, voir COCHET François et PORTE Rémy, *Histoire de l'Armée française, 1914-1918. La première armée du monde*, Paris, Tallandier, 2017, p. 295-297 ou CAZALS Rémy et LOEZ André, *14-18. Vivre et mourir dans les tranchées*, op. cit., p. 181-185. La loi Dalbiez, adoptée en août 1915, prévoit le remplacement par des mutilés, des retraités ou des femmes, des hommes valides mobilisés à l'arrière ou mobilisables afin de les diriger vers le front. Elle participe d'une « chasse aux embusqués » demandée par les poilus, alors même que l'Armée française connaît une crise des effectifs qui durera jusqu'à la fin du conflit.

« Maintenant, tu te demande ce truc, qu'est-ce que c'est, quand je te le dirai, c'est signaleur, je serais en deuxième ligne au lieu d'aller en première, ça ne m'empêcherait pas d'être tué quand même si ça avait l'occasion mais moins et moins de veillée à prendre, moi qui a besoin de repos, ça ferait mon affaire. »

Pourtant, dans les jours qui suivent, il doit être évacué pour des problèmes oculaires, séquelles de la blessure reçue en avril 1915. « J'aurais préféré rester là bas car maintenant pour un coup que j'avais une bonne place, ce que je t'avais dit, je l'ai perdue » déplore-t-il dans une lettre du 27 juin. Ce n'est en fait que partie remise pour lui : il fait bien, finalement, en août 1916, le stage de signaleur qu'il envisageait, sans que cela ne débouche cependant pour lui sur une position beaucoup plus favorable parmi les combattants du 19<sup>e</sup> RI avant le printemps suivant.

Plus que le « bon truc », c'est donc la « bonne blessure », celle qui ne laisse pas trop de séquelles mais écarte durablement – voire définitivement – le poilu des premières lignes, qu'espèrent nombre d'entre eux. Maurice décrit le 7 mars 1915 la situation d'un de ses copains, « qui est parti comme [lui] de Paris et qui est là depuis 7 mois » :

« [il] a reçu une balle dans la cuisse. Ce n'est pas ordinaire, la joie qu'on éprouve, il ne sentait pas son mal, tout le monde enviait son sort et moi, je me disais, je donnerais bien 100 f. pour que ça me soit arrivé et on est tous comme ça, tu vois comme c'est aujourd'hui, on demande à souffrir ».

Son appréciation change pour une part lorsqu'il est lui-même blessé moins d'un mois plus tard, début avril 1915, par l'explosion d'un obus. Après la commotion subie, il lui faut plus d'une semaine pour être en état d'écrire lui-même à sa mère : « je ne suis pas gravement blessé et pour le moment, je ne suis plus en danger » lui dit-il, accusant le coup cependant, du fait notamment de la mort de plusieurs de ses camarades dans cette explosion. Reste qu'il envisage à nouveau « une petite blessure pour aller voir la ville de Brest » dans sa lettre du 28 avril 1916, alors qu'il vient d'être affecté au 19<sup>e</sup> RI, qui y tient garnison. « C'est drôle de voir tout le monde demander une petite blessure pour partir de cette vie abominable » commentait-il le 26 septembre 1915.

Tels sont ses sentiments d'ailleurs en mai 1917, lorsqu'il est blessé pour la seconde fois, à Hurtebise, sur le Chemin des Dames : « je suis heureux » écrit-il le 7, au lendemain des événements, « ce que tu me souhaite sur ta dernière lettre je l'ai, je suis blessé et une jolie blessure, un éclat d'obus, grosseur d'une balle, m'est entré dans l'épaule et m'a descendu dans le bras gauche et est sorti dix centimètres plus bas ». Le 8 d'ailleurs, il reprend sa plume : « Je te récris pour que je sois sûr que tu sache ma belle blessure que je viens de recevoir et que je t'ai détaillé sur ma lettre d'hier. » Combattant dans la Somme en mars 1918, pour tenter de stopper l'offensive allemande qui a réussi à percer le front britannique, il se réjouit de pouvoir quitter un secteur où il a perdu plusieurs camarades : « deux mots pour te dire que je viens d'être mouché pour la 4<sup>e</sup> fois et j'ai encore la bonne blessure,

une balle dans la jambe, qui est traversée et ça va bien » indique-t-il à sa mère le 28 mars depuis l'hôpital où il est soigné à Rouen.

À la recherche du « bon filon », satisfait par une « bonne blessure », Maurice Gastellier reste un « travailleur » de la guerre malgré tout consciencieux. À ce titre, comme la très grande majorité de ses camarades, il est loin d'être insensible aux honneurs<sup>59</sup>. « Je viens de recevoir ma citation pour mon ancienneté, ma *belle* attitude au feu et mes blessures » souligne-t-il lui-même, le 25 janvier 1918, appréciant de pouvoir venir au Theil avec « fourragère, croix de guerre, insigne de blessé », d'autant que cette citation lui vaut deux jours de permission supplémentaires. Il en va de même en octobre suivant : « J'ai reçu ma citation, une belle celle-là, faite pour être encadrée mais je l'ai pliée dans mon calepin, c'est dommage, elle va faire des plis » regrette-t-il dans sa lettre du 24, prenant soin cependant de recopier le texte pour sa mère : « Observateur dévoué et courageux, s'est acquitté d'une façon remarquable de son service, renseignant parfaitement son chef de bataillon malgré un violent bombardement et des tirs de mitrailleuses ». C'est mon copain de Melun qui m'a donné ça, tu parles de compliments », précise-t-il non sans une certaine fierté.

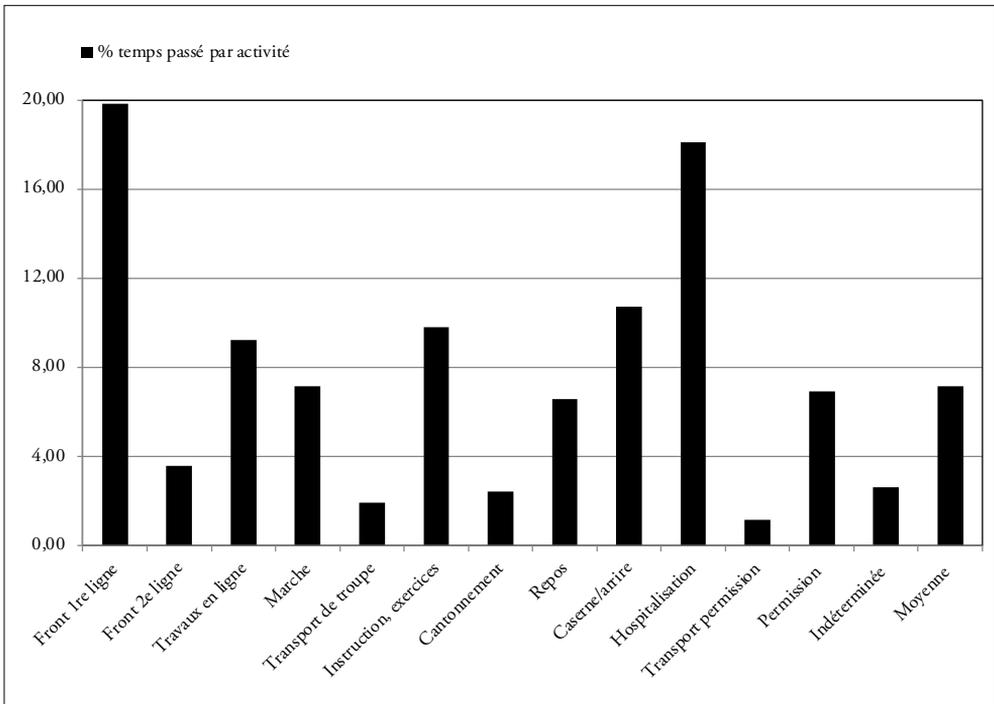
Cette nouvelle citation, c'est une nouvelle permission aussi, rallongée de deux jours. Car, on l'oublie trop souvent, y compris pour le simple fantassin, la guerre n'est pas faite que des temps en première ligne, dans les tranchées, et du combat.

---

59. Maurice Gastellier est ainsi assez représentatif du double discours que tiennent nombre de poilus sur les citations et les décorations, critiquant leur trop large distribution et le caractère immérité de certaines, mais se félicitant de les recevoir. MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, op. cit., p. 342 regrette en octobre 1917, après l'attaque de La Malmaison, que « les citations sont données avec des motifs qui ne font pas rehausser le prestige de l'armée », mais aussi implicitement sans doute de ne pas faire partie des décorés du jour. Le territorial Paul Cocho, en juillet 1915, note qu'« il y en a vraiment qui ne méritent pas leur décoration ». « D'être confondu ne fut-ce que par un petit nombre, avec tous les non-méritants ne me dit rien qui vaille » précise-t-il, avant de poursuivre : « Pour moi, l'essentiel est le témoignage que m'ont rendu tous les hommes dans cette affaire de Langemark où ils m'appellent par la suite, leur petit capitaine [...]. Si je regrette la croix de guerre, c'est plutôt pour mes enfants, mes deux garçons surtout à qui, plus tard, j'aurais été fier de la montrer » conclut-il. Il sera finalement décoré lui aussi en novembre 1915, se réjouissant de pouvoir arborer sa croix de guerre pour rentrer en permission (COCHO Paul, *Mes carnets de guerre et de prisonnier, 1914-1919*, Rennes, PUR, 2010, p. 55). De la même manière Maurice Gastellier regrette dans sa lettre du 24 octobre 1918 que ses citations soient au nom de René, son frère : « Alors plus tard je ne pourrai rien dire à mes petits enfants, ils diront : "Penses-tu, c'est à mon oncle René". » Le 2 novembre, au sujet de la Médaille militaire, la plus prestigieuse des décorations pour un militaire du rang, il dit à sa mère ne vouloir « même pas chercher à l'avoir. N'importe comment, si je reste, dans 30 ans, plus tard, quand on ne sera plus beaucoup, les vieux combattants l'auront tous » argumente-t-il. La réalité est toute différente, même s'il recevra bien, en ce qui le concerne, cette décoration en juin 1932.

### – La guerre : le combat, mais pas seulement

Les grands rythmes de la vie du soldat Gastellier tout au long du conflit ont pu être reconstitués en croisant deux types de sources : son abondante correspondance d'une part, d'autre part les journaux des marches et des opérations et les historiques des unités auxquelles il a appartenu, le 76<sup>e</sup> et le 19<sup>e</sup> RI. Le parcours de Maurice est sans doute pour une part atypique : le fait qu'il ait pu traverser l'ensemble du conflit comme simple fantassin, ses blessures et les convalescences qui en découlent aussi confèrent à son expérience des particularités dont il est cependant difficile de juger la banalité au moins relative, faute d'études comparables, de points de comparaison probants<sup>60</sup>. La reconstitution de ce parcours n'est que plus intéressante : elle permet de saisir une dimension largement inédite de la guerre, car trop négligée par les historiens.



Graphique 3 : Les grands temps de la guerre de Maurice Gastellier (en %).

<sup>60</sup>. On ne trouve guère en effet d'interrogations de ce type dans les ouvrages généraux sur la vie des poilus. Quant à ceux consacrés à l'édition de correspondances, trop rares sont ceux où une introduction permet de mettre la source en perspective, de la rendre pleinement intelligible, d'en souligner tous les apports historiques.

Notons pour commencer que, du 1<sup>er</sup> août 1914 au 11 novembre 1918, les périodes pour lesquelles la situation précise de Maurice n'a pu être déterminée correspondent à un total de 41 jours (3 % du total). Durant ce laps de temps finalement très limité, il n'a en effet pas été possible de distinguer avec certitude à quoi son temps a été occupé : travaux à l'arrière du front, instruction et exercices, marches, simple cantonnement ou repos. C'est notamment le cas au premier trimestre 1917, au cours duquel le 19<sup>e</sup> RI est au « grand repos » à Crécy-en-Brie<sup>61</sup>. Cette période, certes de repos, est aussi consacrée à des manœuvres, des exercices, sans qu'il soit possible de faire précisément la part exacte entre ces diverses activités<sup>62</sup>. Mais il est aussi possible que Maurice ait bénéficié de permissions hebdomadaires, le dimanche notamment, alors qu'il n'est qu'à une petite vingtaine de kilomètres du Theil : de manière significative, sa correspondance est réduite à une seule lettre durant le mois de février 1917, signe qu'il a sans doute pu échanger plus directement avec sa mère.

Les périodes passées au front, ou à proximité immédiate du front, directement exposé au danger, sont, sans surprise, les plus nombreuses. Entre séjours en première et seconde lignes, et travaux d'aménagement de ces lignes, Maurice Gastellier passe de l'ordre de 33 % des 52 mois de guerre à portée directe des feux de l'ennemi. Ce tiers peut paraître finalement représenter une proportion assez limitée. Dans les faits cependant, l'inégale répartition dans le temps de ces périodes en ligne joue sur le moral et la santé des poilus. Ainsi, des premiers engagements du 76<sup>e</sup> RI en Lorraine le 15 août 1914 à l'évacuation de Maurice suite à sa première blessure en avril 1915 à Vauquois, le régiment est en ligne de manière quasi-permanente. Au mieux le poilu briard a-t-il ainsi pu profiter de quelques jours à l'arrière-front, mobilisé à des travaux d'aménagement ou dans un cantonnement, comme mi-novembre 1914. Cela fait « trois mois aujourd'hui

---

61. Dans le récit qu'il publie dans les *Cahiers du 19<sup>e</sup> RI* concernant cette période, l'abbé Cadiou note que « le séjour du 19<sup>e</sup> dans la région de Crécy-en-Brie compte parmi les meilleurs repos accordés au régiment. L'accueil de la population avait été chaleureux, les cantonnements étaient confortablement aménagés, beaucoup de nos hommes logeaient d'ailleurs chez l'habitant. Nous avons organisé des équipes de foot-ball qui se produisaient chaque dimanche sur un terrain voisin de la ville, et plusieurs fois par semaine, la musique du régiment nous donnait des concerts très suivis. Somme toute, pendant deux mois, ce fut la vie de petite garnison avec son service de place, ses marches-manœuvres, ses services en campagne ». Il précise d'ailleurs que l'on « voyait [...] quelques coiffes bretonnes se mêler aux costumes de la Brie », quelques Finistériennes ayant rejoint leur époux pour « retrouver la vie de famille à une centaine de kilomètres de Paris » (« Le 19<sup>e</sup> RI dans la Grande Guerre par ses survivants. XIII. Margival-Laffaux [mars-avril 1917] », *Les Cahiers du 19<sup>e</sup> RI*, n° 24, avril 1936, p. 384).

62. MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, *op. cit.*, p. 229-234, décrit avec plus de précision cette période qui mêle exercices de tir, marches et moments de vrai repos. Ainsi qu'il le note, c'est aussi l'occasion de réunir, pour la première fois depuis la fin des opérations en Champagne, fin 1915, les divisions du 11<sup>e</sup> corps d'armée, la 21<sup>e</sup> et la 22<sup>e</sup> DI notamment, dans la perspective de l'offensive du printemps 1917.

que je ne me suis pas déshabillé pour dormir » écrit-il de manière significative le 5 novembre. À d'autres moments, en 1917 par exemple, les changements de secteurs, l'engagement à l'arrière, en Creuse, face à des soldats russes mutinés ou encore des périodes d'instruction permettent aux soldats du 19<sup>e</sup> RI, le régiment de Maurice, de « souffler » entre des moments d'engagement intense, sur le Chemin des Dames près de Craonne au printemps, devant le fort de La Malmaison à l'automne.

Le temps consacré aux marches et, de manière plus large, aux déplacements d'un secteur du front à l'autre, en train lorsqu'il s'agit de faire plusieurs centaines de kilomètres – ainsi, au début de l'été 1918, de l'Aisne à l'Alsace, après que le 19<sup>e</sup> RI a été décimé sur le Chemin des Dames –, en camion ou en autobus parfois aussi, ne correspond qu'à 10 % du total<sup>63</sup>. Là encore, les 52 mois de guerre ne sont pas un tout : les déplacements du 76<sup>e</sup> RI, en 1914-1915, sont limités et, une fois que le régiment a gagné le front de Lorraine, largement inclus aux opérations elles-mêmes : retraite sous la pression de l'ennemi fin août-début septembre 1914, contre-attaque sur les talons des Allemands se repliant après leur défaite de la Marne en septembre, avant que le front se fige. Quant au passage de l'Argonne au secteur de Vauquois en février 1915, il ne correspond qu'à un « glissement » de quelques kilomètres vers l'est. À partir de 1916, les déplacements se font à plus grande échelle et concernent un plus grand nombre d'unités : le 19<sup>e</sup> RI auquel est affecté Maurice à compter du printemps, passe ainsi de l'Aisne (secteur de Berry-au-Bac) à Verdun, avant d'être engagé à nouveau dans l'Aisne, puis dans la Somme, de revenir sur le Chemin des Dames à l'automne 1917 après un détour par la Creuse, de repasser par la Somme au printemps 1918, puis l'Aisne et l'Alsace avant de rejoindre la Champagne<sup>64</sup>. Le temps consacré à ces déplacements, hors de portée du feu de l'ennemi, croît d'autant, alors que si le fantassin reste fondamentalement un marcheur, la mécanisation de l'Armée française permet de recourir plus régulièrement au transport automobile et de

**63.** Dans sa lettre du 22 janvier 1915, il écrit par exemple : « Nous avons été amenés dans ce pays, à Jubécourt, à 20 km de Verdun et à dix km de l'autre côté de Clermont par des autobus car aujourd'hui les régiments sont relevés comme ça, les hommes ne pouvant plus marcher. » Dans les premiers mois de la guerre, seuls le train et la marche étaient utilisés ; c'est ce qui explique que la mobilisation des fameux « taxis de la Marne » ait si durablement marqué les esprits.

**64.** Les carnets de MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, *op. cit.*, affecté à la même division que Maurice Gastellier, la 22<sup>e</sup> DI, permettent de suivre tous ces déplacements qu'il décrit avec bien plus de précision. En septembre 1918 par exemple, quittant l'Alsace pour la Champagne, sa compagnie du génie, tout juste relevée, marche pour rejoindre l'arrière-front, y emprunte des automobiles pour gagner une gare mosellane. Après deux journées de train, le débarquement a lieu à Blesme, dans la Marne. Les cantonnements sont atteints après une nouvelle marche de quelques kilomètres (*ibid.*, p. 424-425).

limiter d'autant les fatigues<sup>65</sup>. Les longues marches de l'été 1914 ne sont plus d'actualité alors<sup>66</sup>.

Les périodes de « repos » n'ont pas forcément les mêmes vertus. Avec les « cantonnements » et les périodes d'instruction, elles représentent de l'ordre de 16 % des 52 mois de guerre du poilu Gastellier<sup>67</sup>. Il ne s'agit en effet que rarement d'un véritable repos : si un temps est en général laissé aux poilus descendant des lignes pour se laver, nettoyer leurs vêtements et leur équipement, ces moments ne sont pas des moments de détente. « Nous sommes toujours ici au repos » écrit Maurice le 27 janvier 1915, alors que le 76<sup>e</sup> RI vient de quitter l'Argonne, enfin « si l'on peut appeler çà du repos car nous faisons l'exercice pire qu'à la caserne et on ne peut plus se traîner » ; « on a même pas le temps d'écrire dans la journée » précise-t-il. Et il en va de même à d'autres moments de la guerre, notamment dès lors qu'il s'agit de se préparer à une offensive particulière : c'est le cas, pour une part, au lendemain de son second engagement à Verdun pour le 19<sup>e</sup> RI qui rejoint Crécy-en-Brie, fin janvier 1917, pour une période de repos et d'instruction de six semaines afin de se préparer à l'offensive qui doit venir au printemps ; c'est le cas aussi en septembre 1918, à la veille de l'offensive de Champagne, alors qu'il faut apprendre à manœuvrer en coopération avec les chars de l'artillerie d'assaut notamment<sup>68</sup>. Maurice n'en dit rien malheureusement.

En cela, ce temps dit de « repos » est bien différent de celui passé à l'arrière, au dépôt régimentaire. S'il dit espérer connaître celui du 19<sup>e</sup> RI, à Brest, il n'en a pas l'occasion. En revanche, il passe plusieurs mois dans celui du 76<sup>e</sup> RI, replié à Rodez, et au camp de Labruguière (Tarn), de l'ordre de 11 % de ses 52 mois de guerre. Là, le temps s'écoule, on l'imagine, suivant un tout autre rythme,

65. Sur ce point, GOYA Michel, *La chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2003, p. 377-379 et COCHET François et PORTE Rémy, *Histoire de l'Armée française...*, op. cit., p. 339-343.

66. Dans ses carnets, Camille Lebaloue, brancardier-musicien au 76<sup>e</sup> RI, décrit par exemple une marche de 46 km pour la seule journée du 21 août 1914, de Mogeville à Montigny-sur-Chenièrre [http://www.chtimiste.com].

67. Il faut noter qu'il est possible que ce temps de repos ait été plus important dans le cas de Maurice Gastellier que pour la plupart des fantassins. En effet, suite à ses évacuations vers l'arrière pour maladie ou blessure, il transite en regagnant la zone des armées par le CID de sa division, en l'occurrence la 22<sup>e</sup> DI, dont dépend le 19<sup>e</sup> RI. Il faut en général plusieurs semaines avant qu'il soit à nouveau affecté à une compagnie de combat. En attendant, il est occupé à l'arrière-front comme il le dit le 15 juin 1916 : « Pendant notre repos, nous faisons des tranchées à l'arrière, j'aime mieux çà que de faire, comme avant, l'exercice, surtout que l'on en fait qu'à sa guise. »

68. MOURLOT Gaston, *Un ouvrier-artisan en guerre...*, op. cit., p. 426, évoque le 6 septembre 1918 « la manœuvre avec des tanks » des « poilus d'infanterie » : « Il y aurait même dans le régiment du 62<sup>e</sup> un bataillon qui serait dressé à la façon boche pour faire des troupes d'assaut ou *Stosstruppen* » précise-t-il. En septembre 1916, il notait avoir assisté « en spectateur à des manœuvres d'un bataillon du 19<sup>e</sup> contre un de ses pareils. Toutes les formations du régiment sont en action, les mitrailleuses sur boudets suivant les colonnes et aussi se mettent en position » (*ibid.*, p. 186).

celui de la vie de caserne, avec ses contraintes horaires, mais aussi ses libertés au moins relatives, le soir ou le dimanche entre autres. Si les petits désagréments sont nombreux, notamment pour ceux qui, tel Maurice, ont connu le front et la discipline pour une part adaptée qui y règne, c'est le temps long de l'attente du retour au front avec les renforts, suivant un ordre tenant compte des mois déjà passés en ligne, comme l'explique le poilu du Theil : le 19 mars 1916, il est « le 170<sup>e</sup> à partir » seulement ; le renfort pour le 76<sup>e</sup> RI n'étant que de 100 hommes, il n'est pas concerné. Il ne l'est pas non plus le 24 avril pour rejoindre le 74<sup>e</sup> RI de Rouen. Ce n'est donc que le 28 avril qu'il apprend son affectation au 19<sup>e</sup> RI, après pratiquement quatre mois passés entre Rodez et Labrugière.

S'il a pu passer tant de temps à l'arrière, très loin du front, c'est notamment parce que Maurice Gastellier a dû être évacué à plusieurs reprises pour blessure ou maladie. Il passe ainsi presque autant de temps dans les différents types d'hôpitaux et postes de secours (18 %) qu'en première ligne (20 %). Victime d'une commotion cérébrale provoquée par une torpille à Vauquois, le 2 avril 1915, il séjourne plus de quatre mois dans des hôpitaux, à Tulle et Argentat, avant de transiter une première fois par le dépôt du 76<sup>e</sup> RI à Rodez. Atteint par la typhoïde en novembre, il est évacué vers Bar-le-Duc puis Saint-Amand-Montrond, dans le Cher, ce qui lui vaut, après un second – et plus long – passage à Rodez, son affectation au 19<sup>e</sup> RI. À l'été 1916, atteint de furoncles et souffrant de conjonctivite, il est soigné à l'hôpital de Château-Thierry. Suivront une blessure sur le Chemin des Dames en mai 1917, un gazage à La Malmaison en octobre, enfin une dernière blessure dans la Somme fin mars 1918 et une ultime hospitalisation à Rouen cette fois. Au total, il a ainsi été hospitalisé à six reprises et a donc pu bénéficier de cinq permissions de convalescence, chez lui, au Theil, ce qui représente près de 80 % du temps qu'il aura pu passer en permission.

Les permissions, justement, ne représentent que 7 à 8 % du temps de la guerre de Maurice Gastellier, de l'ordre de 2 % pour les permissions régulières. Celles-ci n'ont été instaurées qu'à partir de juillet 1915, après une année de conflit donc : il n'avait pas été envisagé que les hostilités puissent durer si longtemps et qu'un tel système, inédit, soit nécessaire<sup>69</sup>. Il devient vite indispensable au moral des poilus qui, par roulement, en fonction des opérations conduites par leur régiment à chaque moment, peuvent pour sept jours retrouver leur famille. Dans le cas du poilu du Theil, cette première permission régulière n'intervient que très tardivement, en novembre 1916 : ses évacuations suivies de permissions de convalescence, entre avril 1915 et avril 1916, l'ont logiquement privé de cette possibilité, les deux formes de permission n'étant pas cumulables. Cette permission, après un premier séjour en ligne à Verdun, n'en est pas moins grandement

<sup>69</sup>. Sur cette question, voir CRONIER Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013.

appréciée par Maurice qui profite d'une relève du 19<sup>e</sup> RI pour rentrer chez lui<sup>70</sup>. Une seule autre suivra, fin juillet-début août 1917, les autres temps de repos qui lui sont accordés au Theil correspondant, une fois encore, à des permissions de convalescence. En revanche, il peut bénéficier, à cette occasion, des deux jours de repos supplémentaires accordés suite à l'obtention d'une citation. « Ca me donne droit à une étoile supplémentaire sur ma croix de guerre et *surtout* 2 jours en plus à ma prochaine perne » note-t-il après la seconde, le 21 octobre 1918.

Cette permission ne viendra en fait qu'après l'armistice, en février 1919. Il regagne définitivement le Theil, deux mois plus tard, le 11 avril 1919, bien plus tôt que les camarades de la même classe qui ne retrouvent le dépôt du 19<sup>e</sup> RI, à Landerneau, qu'au cours de l'été 1919, une fois la paix signée. En fait, la démobilisation officielle de Maurice ne date que du 15 août 1919 : depuis avril, il n'était qu'en « sursis d'appel comme cultivateur chez lui<sup>71</sup> ». Sans doute a-t-il réussi aussi à faire valoir le fait qu'il est « fils aîné d'une veuve cultivatrice », ainsi qu'il le suggère dans deux lettres des 25 janvier et 5 mars 1919.

#### – Maurice Gastellier, agriculteur et ancien combattant

En avril 1919, Maurice Gastellier retrouve donc les siens au hameau du Theil, en Coulommiers. Il y reprend le travail de la terre. Dès mars 1921, sa mère, âgée de 49 ans, lui cède l'exploitation familiale de 11 ha, dont 8 en faire-valoir direct. La chose ne doit rien au hasard : une dizaine de jours plus tard, le 12 mars, il épouse en effet à Saint-Germain-sur-Doue, à 5 km du Theil, une jeune fille d'à peine 19 ans, Madeleine Lucas. « Il ne m'a pas laissé le temps de réfléchir » expliquera-t-elle en 1971, à l'occasion de leurs noces d'or ; « on s'est connu à la fête du village et les fiançailles ne traînèrent pas<sup>72</sup> ». Deux filles naissent de cette union, Pierrette en 1922, puis Paulette en 1924.

Les premières années sont sans doute difficiles pour le jeune couple. Alors que la naissance des enfants et la mort de René, le frère cadet de Maurice, en 1922, privent l'exploitation d'une partie de la force de travail disponible, la sécheresse frappe la Brie en 1921-1922 : « plus d'eau ici, qu'un peu en hiver. Il fallait aller à l'eau au lavoir du Theil pour abreuver les chevaux jusqu'au mois de décembre » note-t-il, à la fin de cette année, dans ses carnets de culture<sup>73</sup>. Il continuera à consigner, au fil du temps, dans ces carnets ou sur de simples bouts de papier ses impressions sur les événements agricoles les plus significatifs, conséquence peut-

70. Ainsi qu'il l'explique dans sa lettre du 20 novembre, de retour au front, cette permission lui permet d'éviter de monter en première ligne avec sa compagnie, la 11<sup>e</sup>, engagée dans le secteur du fort de Vaux. Il passe près de deux semaines dans une autre compagnie du 19<sup>e</sup> RI.

71. Arch. dép. de Seine-et-Marne, 1 R 1398, registres matricules de la subdivision de Coulommiers, classe 1893.

72. *Le Pays briard*, 9 avril 1971. Notons que la jeune mariée a perdu ses deux frères, tués en 1916, ainsi que ses quatre cousins germains mobilisés.

73. Archives familiales, carnets de culture de Maurice Gastellier.

être des habitudes d'écriture prises pendant la guerre : ainsi, en 1938-1939, « après des dégâts de gel, des blés de saison merveilleux » ; en 1939-1940, c'est « un hiver de guerre froid et humide », en 1940-1941, « un hiver terrible à partir de janvier. Le 1<sup>er</sup> janvier, il neige toute la journée. Les 2 et 3 janvier, un vent terrible remplit toutes les routes creuses. Tout le monde est réquisitionné pour débayer la neige qui atteint 2 mètres par place » ; en 1944, ce sont « sécheresse et inondations » : « pas d'eau jusqu'au 27 août. Sécheresse extraordinaire pendant les 8 premiers mois de l'année. Après la libération par les Américains le 27 août, pluies sans arrêt, des inondations en octobre ». Suivent « des blés excellents » en 1949, « des inondations dans les blés épiés » en 1951, le gel en 1956. Les aléas de la vie agricole ne l'empêchent pas cependant d'acquiescer son exploitation, de l'étendre aussi en profitant de l'extension de la ville de Coulommiers sur le plateau du Theil pour échanger ou acquiescer de nouvelles terres : lorsqu'il la cède à sa fille Paulette en 1961, elle fait 16,5 ha, deux fois plus qu'en 1919.

Le cultivateur columérien reste aussi et avant tout un ancien combattant, jusqu'à la fin de sa vie, membre actif du *Groupe amical des anciens combattants et mobilisés de Coulommiers et environ*. Il parle peu de sa guerre dans le cadre familial semble-t-il, mais n'hésite pas en revanche, notamment dans ses vieux jours, à répondre aux sollicitations de son petit-fils aîné : « comme c'est toi que ça intéresse le plus dans ma famille, tu auras mon mémoire de jeunesse surtout de 20 ans et demi à 25 ans » lui confie-t-il<sup>74</sup>. « Pour moi, je te dirai seulement que si je suis revenu d'une guerre pareille, c'est d'avoir prié quand je me voyais en grand danger... Personne ne le sait, même pas Madeleine... Et tout a bien tourné. Je suis croyant tout en n'allant pas à la messe » lui confie-t-il, de manière significative, sous le sceau du secret<sup>75</sup>. Il s'ouvre aussi très largement aux rédacteurs du journal local, *Le Pays briard*, qui publie de nombreux articles le concernant : Maurice devient *le poilu* de Coulommiers en quelque sorte<sup>76</sup>. À ce titre, jusqu'en 1978, il participe régulièrement aux commémorations du 11 novembre en tant qu'ancien combattant du 76<sup>e</sup> RI, le régiment de la ville auquel il reste profondément attaché : il signe une lettre publiée par *Le Pays briard* en 1964, à l'occasion du cinquantenaire de la mobilisation, « Maurice Gastellier, ancien du 76<sup>e</sup><sup>77</sup> ». Cette vie associative d'ancien combattant lui permet de réaliser de nombreux voyages : ainsi en Argonne, à Verdun, au Luxembourg ou sur le Rhin. Il est d'ailleurs décoré, au fil du temps, de la Médaille militaire le 13 juin 1932, de la Médaille de la Somme le 1<sup>er</sup> juillet 1956, de celle de Verdun le 26 décembre

74. Archives familiales, lettre de Maurice du 20 novembre 1978 adressée à son petit-fils aîné Joël Thierry.

75. Archives familiales, lettre non datée de Maurice adressée à son petit-fils aîné Joël Thierry dans les années 1970.

76. C'est le cas, notamment, en 1964, 1968 ou 1971 ; *Le Pays briard*, 31 juillet 1964, 30 janvier et 24 mai 1968, 9 avril 1971.

77. *Le Pays briard*, 31 juillet 1964.

1961 avec inscription sur le livre d'or des soldats de Verdun, de la Médaille de l'Argonne et de Vauquois le 15 mai 1963, avec inscription en mairie de Varennes-en-Argonne, décorations qui viennent s'ajouter à sa Croix de guerre. Chevalier de la Légion d'honneur à compter du 25 mai 1960, il est décoré le 14 juillet suivant par son voisin et ancien commandant de compagnie au 76<sup>e</sup> RI, le commandant Bornet : « Vous avez bien voulu vous souvenir, que vous avez comme voisin votre ancien commandant de compagnie des temps héroïques » le remercie l'officier dans son allocution<sup>78</sup>.

Des « temps héroïques » qui, du 1<sup>er</sup> août 1914 à sa mort, survenue à l'âge de 86 ans, en 1979, ont profondément marqué le paysan-soldat – ou, plus précisément d'ailleurs, le paysan-combattant – que fut et resta sa vie durant Maurice Gastellier.

Yann LAGADEC

---

78. Archives familiales, discours du commandant Bornet, 14 juillet 1960.